

# QUATRE NOUVELLES

Pierre VINARD

## **SOMMAIRE**

- Chez Anastasie (Marie-Galante - Caraïbes)
- Prière pour Eurydice (Yaoundé - Cameroun)
- Sur les bords du fleuve (Brazzaville – Congo)
- Passion tardive (Roseau – Dominique)

## Chez Anastasie

« L'Express des Îles » s'éloigna lentement du quai dans un bouillonnement d'eau sale. Peu à peu la place de la Victoire encadrée de palmiers royaux disparut de la vision des voyageurs, ainsi que le marché grouillant de touristes de la Darse et les bâtiments modernes de la capitainerie. Le bateau longea les quais désaffectés du quartier Carénage, désormais livrés aux belles de nuit dominicaines et aux trafiquants de drogue, puis s'engagea dans le chenal à grands renforts de sirène, obligeant une barque de pêcheurs à se dérouter. Le relief de la Basse-Terre était encore enserré dans la brume matinale, et seul se découpait avec netteté l'archipel des Saintes, avec son chapelet de terres battues par les eaux et le vent. A gauche, on apercevait les constructions enlaidies de la Marina, et les mâts des bateaux de plaisance qui se balançaient doucement, tandis qu'à droite se déroulait la fine ligne de la mangrove peuplée de cormorans et de hérons blancs. Quelques minutes après, la navette franchit la barrière de corail et gagna la haute mer. Le panorama qui s'offrit alors aux voyageurs parut à Vincent un éblouissement de début du monde : d'un côté, la Grande Terre qui s'effilait jusqu'à la Pointe des Châteaux et les contreforts de la Désirade ; de l'autre Marie Galante, qui ressemblait à un trait de fusain qu'un peintre imprudent aurait tiré sur la mer bleue. On ne devinait pas encore ses plages bordées de cocotiers et ses criques accueillantes, ses doux vallonnements et ses hameaux tranquilles. Juste une silhouette régulière qui barrait l'horizon, improbable sentinelle au milieu de l'océan.

Vincent s'installa à la proue du navire et observa autour de lui le curieux mélange de touristes et d'autochtones qui se rendaient à Marie-Galante. Les uns réalisaient sans doute un rêve de brochure sur papier glacé, les autres rentraient chez eux pour le week-end. Il n'y avait pourtant de part et d'autre ni animosité, ni curiosité déplacée. Au débarcadère, chacun irait de son côté : les uns vers les restaurants de bord de plage et les petits hôtels du bourg, les autres à l'intérieur des terres, dans les habitations qui les avaient vus naître, au milieu des champs de canne et des pâturages. Vincent plongea une énième fois le nez dans son guide touristique, ne se lassant pas de parcourir ces quelques phrases surlignées en jaune fluorescent :

*« Chez Anastasie : cuisine africaine et antillaise dans un cadre splendide sur les hauteurs de Capesterre. Poisson frais, accueil chaleureux, prix raisonnables, sans doute la meilleure adresse de l'Île ».*

Il se souvint de l'émotion qui l'avait étreint, quelques mois auparavant, lorsqu'il avait découvert ce commentaire. C'était dans une grande surface de la région parisienne, qui vendait des livres comme on vend des poireaux ou des

tranches de pâté en croûte. Pour Vincent, il n'y avait aucun doute sur l'identité de la restauratrice. Dix-huit ans déjà ! Jeune fille, elle en parlait comme un rêve : elle reviendrait au pays de sa mère, elle ouvrirait une gargote, elle réaliserait - à sa façon modeste et décidée - l'union entre l'Afrique et l'Amérique. Et ce rêve avait pris corps, sans que Vincent y fût pour quelque chose. C'était là son plus grand regret !

Que pouvait-il faire pour réparer ce trop long silence, cette cruelle indifférence ? Pour renouer ce que le temps avait irrémédiablement défait ? Il s'imaginait sans peine les sarcasmes auxquels il allait s'exposer, ou bien l'ire qu'il allait provoquer. Mais tout cela lui était désormais indifférent : il avait une dette à payer, et cette fois-ci il ne se dérogerait pas ! D'après la faculté de médecine, il n'avait plus que quelques mois à vivre, tout au plus un an. Bien sûr, il aurait été possible de prolonger cette agonie à coup de traitements et d'interventions chirurgicales, mais Vincent s'y était refusé. Non, il voulait que ses derniers moments lui appartiennent entièrement. Pour la première fois de son existence, il ne dépendrait de personne, ni d'une épouse trop conventionnelle ou d'enfants turbulents, ni d'un associé roublard ou de clients jamais satisfaits. Il serait libre, libre comme celui qui n'a plus rien à perdre, qui a rompu ses dernières amarres. Comme « ce bateau ivre qui descendait les fleuves impassibles et que des indiens criards avaient pris pour cible ! »

Tout son bien tenait désormais dans un sac de voyage : une trousse de toilettes, deux jeans, quelques polos, un sweat-shirt. Et puis un micro-ordinateur portable et une carte de crédit. Avec l'esprit méthodique qui était le sien, Vincent avait pris toutes ses dispositions : un compte en banque géré par Internet ; des virements réguliers et confortables pour sa famille ; des procurations pour son associé, qui se disait son meilleur ami. La vue des côtes bleutées de Marie-Galante dans la brume matinale procura à Vincent une paix qu'il n'avait plus éprouvée depuis longtemps. Un vol de mouettes accompagna le bateau durant les dernières minutes du voyage : les maisons de Grand Bourg se dessinaient désormais nettement sur les flancs calcaires d'une colline et une excitation perceptible gagna les passagers de « l'Express des Iles ». Vincent referma le guide, qu'il rangea dans une des poches de son sac, et il se pencha par-dessus le bastingage. L'eau était si claire que l'on voyait le fond, des débris de coraux, quelques blocs de ciment, et un banc de poisson que le ronronnement du moteur attirait. Le bateau accosta sur l'unique quai de Grand-Bourg dans une joyeuse cohue, le flux montant des passagers laissant à peine aux arrivants la possibilité de descendre. Vincent quitta le navire parmi les derniers, et se dirigea vers une petite baraque en planches qui faisait office de bureau de location de voiture. Il dut attendre plusieurs minutes qu'une employée nonchalante finît de bavarder au téléphone et daignât examiner son permis de conduire et sa carte bleue. Il prit pour 24 heures une Peugeot 106 – le temps qu'il jugea suffisant pour s'installer – et se fit indiquer la route de

Capesterre. Plus d'ailleurs par acquis de conscience que par réelle nécessité, car il suffisait de suivre la côte vers l'est. Mais la fille lui fut reconnaissante pour cette marque de confiance et le gratifia d'un sourire.

Habitué qu'il était à sa Renault « Espace », Vincent eut du mal à caser ses longues jambes sous le volant. Et il lui sembla que la vue était étrangement limitée dans les véhicules de cette taille. Mais il s'en voulut immédiatement de ces préventions, signe qu'il ne s'était pas totalement débarrassé des oripeaux du vieil homme. Dès la sortie du bourg, il longea une longue plage de sable jaune bordée de cabanes de pêcheurs, devant lesquels reposaient des embarcations colorées, des nasses à langoustes et des filets. Cela aurait pu être une image de carte postale, si ce n'était pas simplement la réalité des gens de Marie-Galante, qui tiraient de la mer l'essentiel de leurs revenus. Puis Vincent dépassa une caserne de pompiers aux véhicules flambant neufs, et un petit aérodrome coincé entre la route et la mer. La piste ne devait guère faire plus de 600 mètres, et Vincent se rappela avec nostalgie les aérodromes de brousse qu'il avait connus au Cameroun. En particulier celui de N'Gaoundéré, où son avion avait atterri un jour en catastrophe. Les passagers avaient dû se réfugier dans une buvette tenue par un vieux blanc *boucané*, tandis qu'un mécano avait escaladé l'aile avec une boîte à outils. A la nuit tombante, ils avaient pu poursuivre leur voyage. Et ce fut ainsi que Vincent avait appris que l'on pouvait réparer un avion avec un tournevis !

Une zone inhabitée et balayée par les vents séparait Grand-Bourg de Capesterre. On n'y voyait aucun arbre, juste une lande d'arbustes maigrichons et obliques, tandis qu'en contrebas de la route, la mer s'écrasait sur des amoncellements de rochers noirs. Tout à coup Vincent fut effrayé de ce qu'il allait trouver au bout de ce chemin : sans doute un village de bout du monde, peuplé par des îliens dégénérés, des routards enfumés et des métropolitains déclassés. Qu'aurait-il de commun avec tous ces gens ? Était-ce vraiment l'endroit pour finir ses jours, dans l'anonymat et l'indifférence. Vincent prit conscience de la folie de son acte : mû par une impulsion aussi irraisonnée qu'irresponsable, il avait abandonné ceux qui l'aimaient en leur refusant de partager les quelques mois qui lui restaient à vivre ! Quelle image laisserait-il dans le souvenir de ses enfants ? Comment pourraient-ils un jour lui pardonner une telle décision ? Vincent réalisa qu'il lui suffisait de rentrer dans quelques jours pour que personne lui en veuille, et que la vie puisse reprendre son cours comme si rien n'était, ou presque... Et cette idée le rassura !

Le bourg de Capesterre se découvrit à lui au détour d'un virage. Une plage de sable blanc derrière un rideau de cocotiers, un quai et quelques embarcations de pêche, des maisons en planches et une mairie en béton construite dans les années 50. La gendarmerie de l'île était à Grand-Bourg, la sucrerie et les quelques activités industrielles à Saint-Louis. Seuls des fils électriques et quelques

antennes de télévision témoignaient de l'intrusion de la modernité. Vincent s'arrêta devant l'unique boulangerie du village, qui faisait aussi office d'épicerie et de buvette, et il s'enquit de la chambre qu'il avait réservée. Une des vendeuses le conduisit à l'étage par un escalier qui se trouvait derrière la boutique. Il y avait là un petit appartement dont un côté donnait sur la rue, et l'autre sur une terrasse qui dominait la mer. La chambre et le salon étaient sommairement meublés, les rideaux en madras aux fenêtres défraîchis, et les ustensiles dans la cuisine d'un autre âge. Mais, luxe inestimable, il y avait un climatiseur flambant neuf dans la chambre, et une télévision trônait dans le salon ! La vendeuse s'éclipsa rapidement, annonçant que la patronne passerait dans la matinée, et Vincent put s'installer tranquillement. Il disposa ses quelques vêtements dans l'armoire, les livres qu'il avait emportés sur la table de chevet, et le micro-ordinateur sur le guéridon du salon. Puis il s'accouda à la terrasse. Il eut un mouvement de recul : le soleil était désormais au plus haut du ciel, et la partie métallique de la balustrade chauffait comme un tison sortant du feu. Il allait devoir s'habituer ! À ses pieds, une petite route, utilisée uniquement par les pêcheurs dont les bateaux mouillaient à quelques encablures, passait entre la maison et la mer. Et à l'horizon les côtes accidentées de l'Ile de la Dominique – refuge des derniers indiens Caraïbes et des nègres marron – se découpaient, masse plus sombre dans l'azur. Cette vision eut l'effet de balayer ses derniers doutes : c'était bien l'endroit où il devait échouer. Il ne désirait désormais rien d'autre que cette modeste solitude, ponctuée d'un tissu d'habitudes. Le lever du soleil, les promenades sur la plage ou à l'intérieur de l'île, quelques lectures bien choisies pour ponctuer la langueur des jours. Et préparer avec sérénité l'événement le plus important de sa vie : sa propre mort !

Vincent enfila un maillot de bain et partit à pied le long de la plage de la Feuillère. Ses chaussures de voile se remplirent de sable, et il se dit qu'il aurait besoin d'une paire de sandales. Il s'écarta des groupes de baigneurs, et marcha plusieurs centaines de mètres avant de se décider à poser sa serviette près d'une cabane de pêcheur qui semblait abandonnée. Adossé à un cocotier, il regarda longuement la mer, ne se lassant pas du miroitement des eaux turquoise qui se jouaient de l'ombre des nuages, et des vagues qui se brisaient sur la barrière de corail. Puis il se glissa dans l'eau fraîche et diaphane. Pour l'occasion, il avait ressorti de vieilles lunettes de plongée, et il nagea jusqu'aux premiers récifs de corail. Le spectacle qu'il découvrit là, à quelques mètres sous l'eau, lui parut d'une beauté saisissante : des balistes colorées formant des sarabandes joyeuses autour du nageur, des sergents-majors striés et des poissons-perroquets bleutés se faufilant à travers les failles du récif, des anémones de mer agitant leurs bras dérisoires au gré du ressac. Et une murène qui guettait sa proie. C'était un hymne à la vie, à la douceur des îles, à cette communion jamais totalement dissoute entre l'homme et la nature, et Vincent en aurait pleuré d'émotion sous ses lunettes. Mais il n'avait plus l'habitude de plonger en apnée, et il ressentit comme un étourdissement qui l'obligea à remonter à la surface, puis à revenir lentement vers la plage. Il resta

étendu de longues minutes sur le sable. Les yeux clos face au soleil brûlant, il se trouvait assailli de sentiments contradictoires, l'excitation encore récente du spectacle sous-marin se disputant avec l'angoisse provoquée par sa brusque fatigue. C'étaient les prémisses des semaines qui lui restaient à vivre : des douleurs lancinantes qu'il ne pourrait atténuer qu'à coup de drogues, des crises ponctuées de vomissements et de nausées, et de longues phases d'engourdissement. A ce moment-là il eut envie de crier ou d'éclater en sanglots. Heureusement personne n'était là pour contempler sa détresse, et il en éprouva un modeste soulagement...

Sur le chemin du retour, Vincent put faire quelques courses à la boulangerie et confectionner un repas froid qu'il mangea sans entrain sur la terrasse de son appartement. Puis il s'étendit sur le lit, cherchant à trouver le sommeil dans le ronronnement régulier du climatiseur. En vain, malgré le décalage horaire et la fatigue du voyage. Il feuilleta alors les ouvrages qu'il avait emportés : des poèmes de Saint John Perse, une bibliographie de Rimbaud, une nouvelle traduction de l'Odyssée d'Homère. Il y a longtemps qu'il ne s'intéressait plus aux romans ; en revanche il ne désespérait pas trouver dans la relecture de la mythologie grecque une certaine sérénité. Ulysse était son personnage préféré, qui portait jusqu'au bout son destin d'homme, et préférait la gloire mortelle à l'immortalité et l'oubli. Pourtant Vincent n'aurait pas eu le courage de son héros. Si Marie-Galante avait été une île aux confins de l'univers, et que la déesse Calypso avait eu les traits d'Anastasia, nul doute qu'il aurait choisi la quiétude du bourg de Capesterre à une célébrité trop humaine !

Vincent attendit le soir pour accomplir cette visite qu'il avait tant désirée, mais dont il pressentait les difficultés. Le soleil s'était couché très tôt derrière les collines, et la mer constituait désormais une surface obscure et inquiétante, sur laquelle on ne percevait plus que les éclats de la Lune et la silhouette plus sombre des barques qui dansaient autour de leur mouillage. La rue était faiblement éclairée par quelques réverbères publics, des enfants couraient sur les trottoirs, des femmes devisaient sur le pas de la porte. Et de la boulangerie s'élevaient les exclamations de joueurs de dominos attablés devant des rangées de bière. Vincent descendit, traversa discrètement la salle et prit son véhicule. Il attrapa la route de Saint-Louis à la sortie du village, et roula deux kilomètres. Comme le précisait le guide, il y avait là un croisement, quelques maisons en bois, et un panneau qui indiquait sobrement sur la droite « Chez Anastasia ». Il s'engagea sur un chemin en terre à flanc de colline, plein d'ornières provoquées par les dernières pluies, au milieu d'une végétation touffue. Il arriva devant une case créole illuminée, entourée d'une grande pelouse plantée d'hibiscus et de balisiers. Quelques voitures étaient garées en contrebas d'une terrasse d'où l'on pouvait embrasser du regard toute la baie de Capesterre. Jamais Vincent n'avait ressenti une telle angoisse, et il fut sur le point de faire demi-tour. Mais à quelques mètres de son but, cela aurait été trop bête ! Il s'extirpa de son véhicule, et comme un collégien qui va au tableau noir, grimpa les

trois marches qui conduisaient à la salle de restaurant en baissant la tête. Il s'assit à la table la plus excentrée de la pièce. Une fille d'une vingtaine d'années vigoureuse s'occupait du service. Vincent chercha dans ses traits une vague ressemblance avec Anastasie. En vain ! C'était sans doute une employée. Elle lui tendit la carte avec un regard ironique, comme si elle connaissait déjà le motif de sa venue, et lui proposa un punch en signe de bienvenue. Vincent acquiesça, la gorge nouée, et n'espérant plus que dans les effets de l'alcool pour affronter la situation.

Vincent fut envahi d'une vague de nostalgie en parcourant la carte et en découvrant quelques noms de plats africains : le *n'dolé* et le *n'kem*, le *mbongochobi* et le *taro* sauce jaune. Combien de fois Anastasie ne l'avait-elle pas entraîné dans les petits restaurants de quartier, à Yaoundé ou à Bafoussam, pour déguster cette cuisine qu'elle adorait ? Il se souvenait encore de ces gargotes éclairées à la lampe à alcool, de ces grands canapés dans lesquels ils s'enfonçaient délicieusement, de la musique qu'ils écoutaient alors : *makossa*, *bikoussi* et *rumba* zairoise. Il avait vingt-cinq ans, et elle en avait dix-huit. Ils étaient persuadés qu'ils s'aimeraient pour la vie ! Le fil de ses réflexions s'interrompit : la serveuse lui apportait la bouteille de rhum avec le sucre roux en poudre et les dés de citron vert, qu'elle disposa sur la table. Puis elle lui attendit sa commande, avec cet air de lassitude désinvolte qui avait le don d'agacer les touristes quand ils débarquaient aux Antilles. Le foie de Vincent ne supportait malheureusement plus grand chose, et il choisit un menu léger : des acras en entrée, et du vivaneau braisé accompagné d'un gratin de cristophines en plat principal. En préparant son punch, il se détendit un peu et prit le courage d'examiner la salle et la clientèle. Les murs étaient décorés de tentures en boubou et de masques de cérémonie. Le bar était fait de grands panneaux de bois sculpté qu'il reconnaissait aisément : des scènes de chasse et de guerre du pays *bamoum*. Il régnait chez Anastasie une ambiance à la fois chaleureuse et étrange, légèrement déplacée dans cette île des Caraïbes au passé africain si lointain. Les quelques couples de touristes qui mangeaient là semblaient eux aussi gagnés par cette atmosphère, car ils parlaient à voix basse, comme des adeptes d'un culte secret.

– Anastasie est-elle là ? parvint-il à articuler quand la jeune serveuse lui servit son assiette d'accras.

Elle le regarda étonnée.

– Oui, bien sûr, elle est en cuisine...

– Pouvez-vous lui dire que quelqu'un souhaiterait la voir ?

– J'annonce qui ? poursuivit-elle avec un cérémonial moqueur.

- Vincent, tout simplement.

La soirée touchait à sa fin. La plupart des clients étaient partis, et Vincent mangeait sans conviction un flanc coco sur fond de jazz. Anastasie ne s'était toujours pas montrée. Sans doute manifestait-elle ainsi son désir de ne pas le revoir ! Il en éprouvait à la fois tristesse et soulagement : cette rencontre ne rimait à rien, il en était maintenant convaincu. Vincent se préparait à payer et sortir à son tour quand Anastasie apparut enfin dans l'encadrement de la porte de service. L'homme en resta cloué sur sa chaise. Mon Dieu, elle était toujours aussi belle ! Une longue silhouette de princesse africaine, des traits de visage fins et réguliers, des yeux en amande et un menton volontaire. Comment le temps pouvait-il avoir aussi peu de prise sur certains êtres ? Simplement elle n'arborait plus les tresses qu'elle affectionnait dans sa jeunesse, et son regard trahissait une certaine forme d'irritation qu'il ne lui connaissait pas. Elle vint directement à sa table, s'assit en face de lui et planta ses yeux en colère dans les siens.

- Pourquoi es-tu venu ? lui demanda-t-elle.

- Je vais mourir, je voulais te revoir avant...

Elle parut désarçonnée. Mais elle se reprit bien vite.

- Nous allons tous mourir !

– Bien sûr, c'est une affaire de temps. Mais le mien est désormais compté...

– Et que veux-tu que cela me fasse ? Cela fait dix-huit ans que tu as disparu de ma vie. Mon père est mort en prison et ma mère est devenue à moitié folle. Nous avons dû fuir le Cameroun en abandonnant tout ce que nous avons. J'ai connu les hôtels minables du vingtième arrondissement, les journées de travail de 10 heures dans les restaurants et les boîtes de nuit du quartier latin, les mains moites des patrons de bar et les propositions égrillardes des clients. C'est fou ce que les négresses font fantasmer les blancs ! Et tout cela avec une gamine à qui il fallait des couches et des petits pots, et ensuite des cahiers et des vêtements d'hiver...

- Pourquoi ne m'en as-tu rien dit ? Je t'aurais aidée...

Anastasie éclata d'un rire mauvais.

– Comment cela ? Quand je t'ai dit que j'étais enceinte, la seule proposition que tu m'aies faite est de m'envoyer chez ton copain médecin à La

Quintinie. Comment s'appelait-il déjà ? Lecomte ou Leduc ? D'après toi il pratiquait très bien les avortements... Et tu aurais voulu que je fasse appel à tes services ? Non, j'ai fait ce que font toutes les filles africaines. Je suis rentrée dans le village de mon père, j'ai attendu là la fin de ma grossesse, et je suis allée au dispensaire en taxi ! Mon seul regret est que mon père n'ait jamais pu voir cet enfant. Les événements avaient déjà commencé : on se battait dans les rues de Yaoundé, les mutins l'avaient porté à la tête d'un éphémère comité de salut public, on l'entendait à la radio appeler au retour de l'ancien président. Une fois de plus, il était du mauvais côté, par fidélité à un homme qui n'en valait pas la peine... Et quand tout cela sombra dans le ridicule, il fut un des rares à payer cette folie de sa vie. Tu imagines sans peine la suite : quelques amis qui nous ont aidées en cachette, la fuite vers Lagos en bus, et puis le retour en France. C'est vrai que tu m'avais laissé une adresse, mais jamais je me serais abaissée à te demander de l'aide. Tu nous avais rejetées, ma fille et moi, et j'étais décidée à ne jamais te le pardonner.

Vincent se tenait la tête entre les mains, accablé. Inexorablement, Anastasie poursuivit son récit.

– Heureusement, ma mère avait gardé cette maison à Marie-Galante. C'était notre seul bien, notre seul espoir ! J'en ai rêvé pendant des années, me privant de tout, économisant franc par franc pour pouvoir m'installer ici....

Le ton de sa voix s'était un peu adouci, comme si l'évocation de son projet gommait les épreuves qu'elle avait traversées.

– Quand nous avons pu faire la grande traversée, j'ai commencé à revivre. J'avais toujours eu cette idée d'un restaurant africain aux Antilles. Les produits et le savoir-faire sont les mêmes, il n'y a que l'inspiration qui diffère. Et cela a marché. Il y a ce type du guide qui est venu, qui a aimé et qui l'a écrit. Je crois qu'il a un peu le béguin pour moi, il revient tous les ans. Ici aussi ma mère a retrouvé une raison de vivre. Elle s'occupe du jardin, elle cultive quelques racines...

– Et ta fille ? Comment s'appelle-t-elle ?

– Angélique...

Anastasie marqua une pause, les yeux brusquement emprunts de nostalgie à l'évocation de sa fille, comme si elle ne l'avait pas vue depuis plusieurs mois.

– C'est une jeune fille superbe ! Elle est élève à Pointe-à-Pitre, en classe de terminale. Tu ne la verras pas, car elle ne revient ici que pour les vacances. On s'entend bien toutes les trois, et on n'a pas besoin d'homme ! Voilà, je crois que tu sais tout maintenant. Je t'évite les confessions : tes regrets, tes remords, ta vie depuis vingt ans, tout cela ne m'intéresse absolument pas. Et je me laisserais encore moins attendrir par tes problèmes de santé, réels ou supposés. Tu payes ton repas, tu t'en vas et tu ne remets plus jamais les pieds dans mon restaurant... Et puis je t'interdis d'approcher de quelque manière que cela soit d'Angélique, ni même de poser le regard sur elle. Sinon, je te tue pour de bon. Et je t'assure qu'ici, personne ne s'en souciera !

Vincent secoua la tête. Quelque chose lui disait qu'elle exagérait à peine !

– Ne t'en fais pas, tu n'as rien à craindre de moi. Je devais te revoir avant de mourir. Je sais ce que je voulais savoir. Le reste ne m'importe plus !

Vincent partit tel un boxeur sonné après le combat. Et il ne put voir le beau visage inondé de larmes d'Anastasia, qui se réfugia dans la cuisine.

Bien qu'il n'ait bu qu'un verre de punch, Vincent se réveilla au matin avec des relents de gueule de bois insupportables. Il se traîna jusqu'à la salle de bain et prit une douche dont le seul effet fut de lui remémorer avec plus d'acuité encore les événements de la veille. Il en conçut un sentiment de désespoir absolu et n'eut plus qu'une envie : accélérer son inéluctable agonie et devancer l'appel de la mort ! Contrairement à son habitude, il omit de se raser et s'habilla à la va-vite d'un short et d'une chemise. Puis, plus par réflexe que par envie, il sortit de sa chambre, descendit les escaliers et pénétra dans la boulangerie. Des habitués étaient déjà là, devant leur verre de rhum blanc, devisant en créole. Et quelques vieilles dames avisées, avec leur chapeau de paille et leur cabas, faisaient leurs courses. Le sourire de la serveuse qui l'avait accueilli la veille et l'odeur du café lui redonnèrent un peu de moral, comme la réminiscence d'une vie qu'il avait connue, et qu'il avait aimée. Il regarda les gens qui l'entouraient et qui vaquaient à leurs occupations sans soupçonner les affres qui l'animaient. Et il se dit qu'après tout le monde continuait à tourner, et que chaque heure de répit que lui donnait la maladie était bonne à prendre. Le pain au raisin était encore chaud, et le jus de goyave tout frais. Par une porte entrouverte sur la terrasse, il voyait un ciel laiteux qui rougeoyait à ses extrémités, et une mer impassible, comme saisie par l'aube. Il se leva, regagna son appartement et sortit de sa housse son ordinateur. Il avait remarqué dans un coin de sa chambre une prise téléphonique et sans conviction y brancha son modem. A sa grande surprise, la ligne était directe. Et à la troisième tentative, il était connecté sur Internet ! Quelques minutes lui furent nécessaires pour charger la dizaine de messages qui sommeillaient dans sa boîte aux lettres.

Des publicités sans importance, l'invitation à un congrès, et un courriel de son associé. Vincent se contenta de prendre connaissance de ce dernier. Dans son style fleuri habituel, et avec une faute d'orthographe à chaque mot, Etienne lui demandait de le contacter au plus vite : sa femme et ses enfants s'inquiétaient pour sa santé ; deux rendez-vous importants avec des clients avaient été annulés ; une décision devait être prise concernant l'offre de rachat d'Alcatel de 50% des parts de leur société en responsabilité limitée. Vincent n'eut pas à réfléchir longuement à sa réponse. Si l'idée de retourner en France l'avait effleuré à son lever, la supplication de son associé suffit à le convaincre de n'en rien faire. Il rédigea un message sibyllin où il conseilla à Etienne de rassurer son épouse et ses enfants, d'envoyer ses deux clients se faire foutre, et de vendre au plus tôt à Alcatel avant que ces derniers ne changent d'avis. Puis il consulta son compte en banque, confirma quelques virements automatiques - dont un au profit de son épouse - et vendit ce qui lui restait de fonds communs de placement. Sans doute aurait-il à aller prochainement à Pointe-à-Pitre, mais il préférerait différer ce voyage le plus longtemps possible.

La route côtière s'arrêtait à Capesterre, les falaises rendant le reste du pourtour de l'île impraticable. Pour sortir du village, il fallait donc soit monter sur le plateau et prendre la direction de Saint-Louis à travers la campagne, soit revenir à Grand-Bourg en passant par l'aéroport. Malgré son appréhension de passer non loin du restaurant d'Anastasie, Vincent choisit la route de l'intérieur. D'un coup, au sommet d'une côte, l'homme embrassa du regard l'étendue vallonnée des champs de canne parsemée d'étangs et de bosquets. Nulle part ailleurs la terre ne semblait s'opposer autant à la mer, alors que celle-ci n'était qu'à un jet de pierre. Sur le bord des chemins des aigrettes facétieuses harcelaient des zébus impassibles, et des moulins abandonnés cherchaient à retenir les nuages qui filaient à l'horizon. Des avions de ligne en provenance de l'aéroport du Raizet rasaient l'île, et pourtant rien ne semblait devoir troubler le geste chaloupé du coupeur de cannes, le tranquille cheminement des charrettes livrant les dernières rumeries de l'île, et le froissement du vent dans les branches des flamboyants en fleur. Vincent but un café à Saint-Louis, sur la place du bourg face à la mer. Puis il fit quelques courses à Grand-Bourg : une casquette, des sandales de plage et des sacs poubelles que l'on ne trouvait pas à Capesterre. Comme convenu, il rendit la voiture à l'agence de location, où la fille le gratifia du sourire qu'elle réservait aux habitués.

Comme l'apôtre Paul sur le chemin de Damas, c'est en marchant vers Capesterre sous le soleil de midi que Vincent découvrit sa vocation. Après l'aéroport, il abandonna la route et descendit sur la grève. Dans cette portion de l'île, le bord de mer était abandonné aux raisiniers aux feuilles grasses, aux cactus-cierges, et aux pailles-en-queue bruyants qui faisaient de grands cercles au-dessus de l'eau. Pour avancer il devait escalader de grands rochers noirs ciselés par le vent et les vagues, ou patauger dans une fange d'algues et d'écume au milieu des crabes.

Sur ces quelques kilomètres, on ne voyait âme qui vive, et pourtant nulle part ailleurs la civilisation n'avait laissé autant de traces ! Inlassablement la mer déposait là ses rebus, sans que personne ne s'en soucie : bouteilles et sacs en plastique, bidons d'huile, morceaux de liège ou de polystyrène, cartons usagés, bouts de tissus, morceaux de filet de pêche, récipients de toute nature et de toute sorte. C'était plus que ne pouvait en supporter Vincent, dans son désir d'authenticité et de pureté. Il prit un des sacs en plastique qu'il avait achetés une heure auparavant, et il commença à ramasser les déchets les plus voyants. Bien vite un premier sac fut rempli. Il remonta alors sur la route, et marcha jusqu'à une habitation devant laquelle trônait une poubelle. Il se débarrassa de son fardeau, redescendit vers la mer et reprit sa collecte. Et il n'interrompit son labeur qu'arrivé à la plage de la Feuillère.

Vincent s'était trouvé un but. Tous les matins, il partait de bonne heure sur la route de Grand-Bourg en maillot de bain et en sandales, avec quelques sacs plastiques, une bouteille d'eau et une casquette dans sa besace. Selon son inspiration, il se mettait au travail dès l'extrémité de la plage de la Feuillère, en avançant en direction de Grand-Bourg. Ou au contraire il profitait de la relative fraîcheur de l'aube pour marcher jusqu'à l'aéroport, et revenait vers Capesterre en remplissant ses sacs-poubelles. Au fil des jours sa technique se perfectionna, et il confectionna même un pic avec un morceau de ferraille trouvé sur un chantier abandonné, qui lui servait aussi de canne pour escalader les talus les plus escarpés. Quand il était fatigué, il s'asseyait à l'ombre d'un raisinier bord-de-mer et buvait quelques gorgées d'eau en contemplant la silhouette bleutée de la Dominique qui se dégageait peu à peu des brumes matinales. Les pailles-en queue et les sternes bridées s'approchaient alors tout près de lui, s'étonnant de cet étrange animal qui ne semblait se nourrir que d'emballages vides et de bouteilles en plastique. Et les crabes sortaient de leur trou dans une sarabande traversière. Sur le chemin du retour, il s'arrêtait près de chez « Zézette », un petit restaurant où l'on pouvait manger pour moins de cinquante francs un *bébélé* ou un poisson au court-bouillon, déposait ses affaires sur le sable et plongeait dans l'eau diaphane.

Chaque jour la mer apportait son lot de déchets, et chaque jour Vincent recommençait son labeur. Si le vent s'était levé au cours de la nuit, il savait que sa tâche serait plus longue et plus difficile, et qu'il aurait sans doute trois ou quatre sacs à remplir. Mais le caractère répétitif et somme toute dérisoire de sa mission ne le décourageait pas, bien au contraire. « Il faut imaginer Sisyphe heureux ! ». Et Vincent parvenait parfois à l'être, si ce n'était les douleurs lancinantes qu'il ressentait au ventre, et cet essoufflement qui le saisissait de plus en plus fréquemment. L'après-midi, il s'astreignait à rester dans sa chambre, les volets clos, dans le ronronnement du climatiseur. Il prenait ses médicaments, feuilletait un livre ou le journal local, et quelquefois surfait sur Internet pour avoir des nouvelles du monde. En revanche, il se gardait d'ouvrir sa boîte aux lettres électronique, sachant

bien ce qu'il allait y trouver. Le soir il descendait se joindre aux quelques habitués du lieu qui jouaient aux dominos en éclusant force bouteilles de bière ou de rhum. Vincent était devenu en quelques jours un honnête joueur de dominos, et il ne disait jamais non quand on venait le solliciter pour compléter une équipe. Chez Madame Bade, personne ne semblait s'interroger sur sa présence à Capesterre, et Vincent en éprouvait une satisfaction secrète. Sans doute le prenait-on pour un être à l'esprit légèrement dérangé, peu loquace, mais pas méchant pour un sou ! Il commençait à faire partie du paysage... Seuls les gendarmes de Grand-Bourg s'étaient inquiétés de son activité. Ils avaient arrêté leur camionnette un matin sur le bord de la route, et lui avait fait signe de remonter de la plage. Ce jour-là, par chance, il avait sa carte d'identité sur lui. Le chef de la patrouille lui demanda à quel titre il nettoyait ainsi les plages. Vincent lui avait répondu un lapidaire « citoyen du monde ! ». La réponse avait laissé le gendarme perplexe mais, depuis ce jour-là, il n'avait plus été embêté.

Vincent essayait de ne plus penser à Anastasie. Et il y arrivait parfois, comme il avait presque réussi à oublier femme et enfants. Dans un magazine il avait lu un article sur une maladie du cerveau qui détruisait la mémoire immédiate. Les personnes pouvaient se souvenir d'événements très anciens ; en revanche ils oubliaient ce qu'ils avaient fait la veille, et avec qui ils avaient parlé un quart d'heure auparavant. Lui, c'était exactement l'inverse ! Il oubliait l'homme qu'il avait été avant de débarquer à Marie Galante, pour ne se souvenir que d'un coin plus ombragé sur sa route ou bien un manguier qui ne tarderait pas à donner des fruits, ou encore le jour où l'on servait du crabe chez Zézette. Il ne voulait plus être que ce voyageur anonyme de l'hôtel du Soleil-Levant, un voyageur sans bagage et sans passé. Et il y parvenait assez bien. Tout cela aurait pu durer des semaines, jusqu'à l'épuisement de son compte en banque ou de sa santé. Mais le destin – pour une fois clément à son égard – voulut que Vincent fût pris d'un malaise lors d'une de ces matinées de cueillette. Il aurait pu être en contrebas de la route, à un endroit dissimulé de tous, au milieu des rochers gris battus par les eaux. Alors il serait mort dans la solitude, les extrémités rongées par les crabes, jusqu'à ce que l'odeur de son corps alerte le voisinage. Ce n'était pas forcément la fin qu'il redoutait le plus. Mais il était sur le bord de l'asphalte, et il s'effondra sur un talus, à quelques centimètres de la chaussée. Arriva à ce moment-là une Citroën Méhari qui roulait à vive allure. C'était Anastasie, qui revenait de Grand-Bourg, où elle avait accompagné sa fille au bateau. Comme tous les gens de Marie-Galante, elle n'ignorait évidemment pas l'activité de Vincent, qui avait été les premiers jours un sujet de moqueries dans les bars et les magasins. Cela ne l'avait pas rendu plus compatissante à l'égard du père d'Angélique. Simplement l'agressivité qu'elle avait éprouvée à son endroit lors de leurs retrouvailles s'était transformée en indifférence boudeuse. Du moins le croyait-elle ! Lorsqu'elle vit le corps allongé sur la route, la face tournée vers le sol, elle devina aussitôt son identité et ne put s'empêcher d'éprouver un serrement au cœur. Elle savait que Vincent ne buvait pas, et qu'il

était gravement malade. Alors elle fit marche arrière, s'arrêta à son niveau et descendit du véhicule.

– Vincent, cria-t-elle. Que t'arrive-t-il ?

La voix d'Anastasie parvint à Vincent comme un signe de l'au-delà. Il préféra ne pas ouvrir les yeux, pour prolonger l'impression qu'il avait de se retrouver dans un paradis réservé aux amants perdus.

– Je ne me sens pas bien... parvint-il à articuler.

– Mais tu es complètement fou de travailler comme cela sous le soleil ! Il faut que tu voies un médecin, que tu te soignes...

– Ne te fatigue pas ! Ramène-moi simplement à l'hôtel du Soleil Levant...

– Tu délirés ! Comment veux-tu que je te laisse dans cet état tout seul à l'hôtel ? Tu vas venir chez moi, la chambre d'Angélique est libre. Et j'appellerai le médecin...

Vincent n'eut pas le courage de refuser. La sollicitude qu'il percevait dans la voix d'Anastasie agissait sur lui comme un baume ! Tout le reste lui était indifférent. Il s'appuya sur son épaule et se traîna jusqu'à la Méhari. L'absence de porte du véhicule facilita sa tâche, et il put s'effondrer sur le siège avant. La petite voiture traversa le bourg de Capesterre et s'élança à l'assaut du morne. Il sembla à Vincent que vingt ans avaient été abolis comme par magie. Il était jeune coopérant, Anastasie était encore lycéenne, ils roulaient sur les routes du Cameroun pour aller se baigner à Kribi. Il avait un petit 4X4 Suzuki dont ils avaient relevé la capote et qui soulevait des nuages de latérite. Elle avait la tête sur son épaule, les yeux tournés vers le ciel. Elle regardait défiler la cime des grands fromagers qui trouaient la forêt ; ils traversaient des villages de huttes alanguis sous la chaleur ; ils faisaient fuir devant eux des troupeaux de chèvres et des poules caquetantes. Dans quelques heures, ils plongeraient dans l'océan, ils s'ébrouaient comme de jeunes chiens, ils se rouleraient dans le sable sous les moqueries d'enfants rieurs. Et puis ils s'étreindraient dans une chambre sans climatisation, dans le ronronnement du ventilateur, indifférents aux piqûres de moustiques et aux cancrelats qui courraient sur les murs. Ils étaient jeunes, ils s'aimaient, l'avenir leur appartenait... Mon Dieu, qu'est-ce qui avait bien pu clocher dans ce scénario ?

C'était une chambre d'étudiante toute simple, avec un lit étroit, une table, une chaise et quelques meubles. Il y avait une grande affiche au mur de Tracy

Chapman – preuve qu'elle avait un goût musical sûr - et des piles de cassettes dans un coin d'une bibliothèque. Et puis des photographies dans un cadre en verre.

– C'est elle ? demanda-t-il en désignant une toute jeune fille à la peau dorée et aux cheveux décolorés par le soleil et la mer, qui tenait par le bras une amie de son âge.

– Oui, c'est elle !

– Elle est belle. Comme sa mère...

– Espérons qu'elle aura plus de chance ! dit Anastasie d'un ton sec, comme pour mettre un terme cette conversation. Maintenant repose-toi ! Je vais appeler le médecin.

Les draps n'avaient pas été changés. Ils conservaient un parfum féminin qui envoûtait Vincent. Celui-ci ne se lassait pas de contempler la photo d'Angélique, sans se convaincre totalement que cette adolescente rieuse fût sa fille. Il en éprouvait un serrement au cœur : comment avait-il pu rater tout cela ? Elle avait grandi sans lui, elle lui était étrangère, et pourtant il ne connaissait pas d'être plus cher. Il imaginait sans peine ce que seraient leurs retrouvailles, si elles avaient lieu : lui intimidé et maladroit, elle bougonne et rétive. Dans l'esprit d'Angélique, un père absent si longtemps ne devait être qu'un salaud. Quel intérêt aurait-elle à le connaître, à partager ses rêves de jeune fille ou ses ambitions de bonne élève ? Sa présence dans cette chambre était une incongruité, Vincent en avait pleinement conscience. Et s'il en avait eu la force, il serait reparti discrètement par la fenêtre, ne demandant rien à personne.

Anastasie lui servit un jus de goyave. Puis elle descendit chez Madame Bade prendre quelques affaires et les porter chez elle. Comme il ne trouva pas les mots pour lui exprimer sa reconnaissance, Vincent préféra se taire. Le médecin passa vers six heures du soir. Anastasie était déjà en cuisine et monta avec lui en sueur, les manches relevés et un tablier noué autour de la taille. Vincent expliqua son mal au médecin, qui hocha la tête gravement.

– C'est de l'inconscience ! finit-il par dire. Il faut rentrer le plus rapidement chez vous pour suivre les traitements appropriés. A la rigueur, à Point-à-Pitre, on pourrait vous soigner. Mais ici cela serait catastrophique. En attendant, évitez des fatigues inutiles !

Le lendemain, Vincent eut la force de se lever. Au petit déjeuner, il annonça à Anastasie sa décision.

– Tu en es sûr ? dit-elle simplement. Tu peux rester ici le temps nécessaire à ton rétablissement...

– Il ne peut pas y avoir de rétablissement, laissa-t-il échapper. Je t'ai déjà procuré trop de tracas... À quoi bon t'encombrer désormais avec un moribond ! Dépose-moi simplement à l'embarcadère, je crois que je n'aurais pas la force d'y aller à pied...

Anastasie n'insista pas.

Il devait s'arrêter tout d'abord chez Madame Bade pour libérer la chambre et régler sa note. Anastasie tint à monter dans sa chambre pour l'aider à rassembler ses affaires. Cela fut vite fait. Sur le pas de la porte, Vincent jeta un dernier regard sur la chambre où il avait passé les heures les plus solitaires de son existence, et pourtant les plus sereines. Et en tournant la tête, il contempla une dernière fois la plage de la Feuillère, la mer irisé par le soleil levant qui moutonnait au loin, et la silhouette massive de la Dominique qui se découpait dans l'azur. Vincent voulut s'imprégner totalement de ce paysage, pour se le remémorer aux derniers instants de sa vie. Comme un passeport vers l'autre monde, qu'il n'allait pas tarder à gagner, et qu'il espérait à cette image...

Il sentit qu'Anastasie le prenait par le bras avec douceur.

– Tu te rappelles notre petit hôtel à Kribi ? lui demanda-t-elle.

– Bien sûr ! Comment aurais-je pu l'oublier ?

– Il s'appelait comment, déjà ?

– « Chez Annette »... Il y avait une grande terrasse qui donnait sur la plage. Parfois on pouvait apercevoir l'Île de Malabo...

– Et puis il y avait ce bar où on allait danser le *bikoussi*, « Le village de la paix ». Toutes les filles *boulous* qui étaient là te dévoraient des yeux. Je crois qu'elles m'auraient écharpée si elles avaient pu !

Vincent sourit.

– Je ne sais pas qui pourrait désormais se battre pour moi...

– Le temps passe pour tout le monde. Regarde-moi, je suis une vieille femme !

Mû par une force irréprouvable, Vincent tendit les bras vers Anastasie et l'attira vers lui.

– Pour moi, tu es encore la jeune fille que j'ai connue, dit-il avec une grandiloquence déplacée et pourtant emprunte de sincérité.

Anastasie se blottit contre lui. Ils restèrent ainsi de longues minutes, ces minutes où les mots deviennent inutiles, où les cœurs battent et les tempes bourdonnent à l'unisson, où les destins se jouent dans la confusion des sentiments. La porte de la chambre était ouverte ; leur amour était intact, malgré les années passées et les souffrances endurées ; tout aurait pu recommencer. Mais fallait-il encore ajouter aux souvenirs, aux peines et aux trahisons ? La mort était là, inexorablement au bout du chemin. A quoi sert d'aimer, si l'on ne peut espérer ? Ce fut Anastasie, la plus lucide, qui se détacha la première. Et il ne chercha pas à la retenir.

– Allons-y ! dit-elle. Sinon tu vas rater le bateau...

– Tu as raison, dit-il avec une tristesse résignée.

Ils longent une dernière fois la plage de la Feuillère, puis s'engagent sur la route de Grand-Bourg. Vincent ne peut s'empêcher de sourire en pensant aux sacs poubelles qu'il a remplis le long de cette côte déserte et déposés sur le bord du chemin. Les bouteilles vides, les bidons crevés, les casiers éventrés et les cordages élimés doivent de nouveau s'amonceler entre les rochers gris. Ce combat aussi, il l'a perdu ! Mais il est désormais rasséréné. Les seules traces véritables qu'un homme peut laisser sur terre sont celles qui s'imprègnent dans la mémoire de ceux qui l'ont connu et aimé. Elles sont aussi éphémères que l'existence de ces derniers, elles s'effacent comme les marques de pas dans le sable léché par la mer, mais à défaut d'éternité, elles constituent déjà une victoire sur l'inéluctable néant ! Vincent se satisfait de cette modeste certitude : Anastasie ne l'a pas oublié, elle ne le voue pas aux gémonies. Un jour, l'ancienne lycéenne de Yaoundé parlera de lui à Angélique - sans haine et sans rancœur -, de leur amour qui a survécu au temps et aux trahisons, et de leurs retrouvailles sur ce bout de terre naufragé. Vincent peut désormais retrouver les siens, régler ses dernières affaires et quitter tranquillement ce monde, si la maladie lui laisse le loisir d'une fin paisible ! Dans la chambre, il a subtilisé une photographie d'Angélique, qu'il a glissée dans son portefeuille. Ce petit forfait le fait rougir. C'est une belle et grande jeune fille, qui accompagnera Anastasie au fil des jours qui passent et la soutiendra dans sa vieillesse. Bien sûr, elle s'éloignera un peu, elle s'installera sur le « continent », elle rencontrera des hommes qui l'aimeront et d'autres qui la trahiront. Mais par la grâce d'un enfant – conçu par inadvertance ou longuement désiré - un peu de l'amour qui a uni Vincent et Anastasie se transmettra.

La navette quitte le quai, les mains s'agitent une dernière fois, et les vendeuses de souvenirs rangent leur étal. Comme un fait exprès, des nuages noirs obstruent l'horizon et le vent commence à souffler. Vincent pressent que la traversée sera mauvaise ; il tremble de froid, et les effluves d'essence qui envahissent le pont lui donnent la nausée. Mais il refuse de se réfugier en cabine. Il veut contempler jusqu'au dernier moment les maisons agglutinées autour du clocher de Grand-Bourg, les falaises calcaires qui dominant la côte, et la frêle silhouette d'Anastasie réfugiée sous un auvent, qui voit partir une seconde fois le seul homme qu'elle a aimé.

## Prière pour Eurydice

Olivier parcourait les rayons du grand magasin de sport au pas de course à la recherche d'un lot de chaussettes de tennis quand il la vit pour la première fois. Elle était mince, élancée, avec des jambes qui n'en finissaient pas, une taille de guêpe et des seins qui devaient tenir droits sans l'aide du moindre soutien-gorge. Elle avait une peau brune aux reflets cuivrés, des traits du visage sereins et réguliers, et des cheveux tressés finement en arrière, qui faisaient des petites queues à la base du cou. Elle était habillée comme les filles de banlieue, un jean moulant, un débardeur, et des baskets d'une marque américaine qui ressemblaient aux aéroglisseurs faisant la navette entre Douvres et Calais. Mais il y avait dans son attitude quelque chose d'altier et de souverain, à l'image de ces princesses africaines sorties d'un roman d'aventures de Pierre Benoit. Olivier s'arrêta pour l'observer plus attentivement. Mais quand elle leva la tête et que leurs regards se croisèrent, il se sentit gêné et poursuivit sa course.

Rentré chez lui – un studio situé rue de l'Amiral Mouchez – Olivier s'empressa de se dévêtir, d'enfiler un short et un maillot, et de gagner le parc Montsouris pour son jogging quotidien. Ce mois de juillet à Paris lui était insupportable, et il ne trouvait de plaisir qu'à ces courses vespérales dans les allées ombragées du parc, qu'il prolongeait souvent jusqu'aux terrains de sports de la Cité universitaire. Il aimait contempler les façades biscornues des différents pavillons, et se glisser entre les groupes d'étudiants étrangers qui devisaient gravement sur leurs examens sans lui accorder la moindre attention. Il y avait aussi des couples qui s'étreignaient sur les pelouses, et des championnats internationaux de football qui mettaient aux prises le Maghreb et l'Amérique du Sud, Haïti et le Cambodge. Bien qu'irréductible solitaire, Olivier appréciait ce brassage de peuples et cette connivence bon enfant. Quand il rentrait chez lui, il prenait une douche et se préparait un repas léger – salade, jambon, yaourt –. Puis il s'effondrait sur le sofa avec un livre, ou bien – quand il en avait le courage – il se rhabillait pour gagner un des cinémas de la Porte d'Orléans ou du Quartier Latin.

Ce fut au cours d'une de ces soirées de solitude, pas plus triste qu'une autre, qu'il la retrouva. La jeune fille marchait sur le boulevard du Général Leclerc à grandes enjambées, indifférente aux vitrines encore éclairées des magasins et à la foule qu'elle croisait. Olivier n'eut aucun doute, bien qu'elle eût défait ses tresses et défrisé ses cheveux, et revêtue une jupe courte et un polo rose. Olivier accéléra le pas et la suivit à une distance respectueuse. Elle gagna un cinéma discret qui se trouvait derrière la place Denfert-Rochereau. On y jouait le dernier film d'Amoldovar « Tout sur ma mère », mais la jeune fille opta pour un polar américain dont il serait préférable d'oublier le nom. Le seul motif de satisfaction d'Olivier fut de constater que personne n'avait donné rendez-vous à sa belle princesse, et il se put se mettre derrière elle dans la file d'attente. Dans la salle, ils

n'étaient qu'une poignée de spectateurs, et il s'assit non loin d'elle. De sa place il pouvait admirer l'admirable profil de la jeune fille à loisir, et l'observer déguster un cône à la glace vanille. Le film tint ses promesses : un couple politiquement correct de flics – un blanc et un noir –, des dialogues à la limite de la débilité, des poursuites de voitures dans les rues de San-Francisco cent fois filmées, et des flots d'hémoglobine à vous donner la nausée. Le flic noir avait une sœur, dont tombait bien sûr amoureux son collègue, mais cette dernière mourait sous les balles de la mafia pour sauver la vie des défenseurs de l'ordre. Même cette fin édifiante n'émût pas Olivier, qui soupira de soulagement au générique de fin.

A la sortie du cinéma, il la suivit de nouveau, mais sa démarche était désormais moins assurée. Il voulait l'aborder mais il ne savait comment, craignant par-dessus tout une rebuffade qui aurait dissipé à jamais ses illusions. La jeune fille s'arrêta à un passage clouté pour traverser l'avenue, et il sut que c'était le moment ou jamais. Il se porta à sa hauteur et émit un « excusez-moi » hésitant. Elle tourna la tête et le fixa avec indifférence de ses grands yeux noirs, comme on regarde un coléoptère qui se serait égaré sur une table de jardin et que l'on va écarter d'une pichenette.

– Nous nous sommes rencontrés à plusieurs reprises, parvint-il à articuler.

L'indifférence de la jeune fille se transforma en étonnement.

– Peut-être, mais je ne vois pas où...

– Oh ! Dans des endroits très banaux... Une fois à « Décathlon », une autre fois dans le métro, aujourd'hui même dans la rue. Et je ne veux pas croire que c'est le simple fruit du hasard !

Olivier avait un peu exagéré pour donner plus de crédibilité à ses propos, et il le regretta aussitôt.

– Je ne prends jamais le métro... Que voulez-vous ? demanda-t-elle avec agacement.

– Rien... Ou plutôt si ! Vous invitez à boire un pot quelque part...

La jeune fille commença à traverser la rue. Olivier la suivit bêtement, comme un chien s'accroche à son maître.

– J'ai faim. Allons chez « Mac Donald » ! dit-elle avec lassitude, sentant qu'elle ne se débarrasserait pas ainsi de cet importun.

Il était écrit que rien ne serait épargné à Olivier ce soir-là !

Elle commanda des morceaux de poulet panés avec des frites et une glace. Il ne prit qu'un milk-shake accompagné d'un brownie, et évidemment régla l'addition. Ils s'installèrent sur une table un peu reculée, et plusieurs regards se tournèrent vers eux, mus par une indiscrete curiosité. Olivier en éprouva une légitime fierté. Tout en sirotant son breuvage, il apprit que la jeune fille s'appelait Eurydice, qu'elle venait du Cameroun, et que son père était diplomate. Pour faire plaisir à ses parents, elle préparait un BTS assistant de direction dans une de ses innombrables écoles privées qui fleurissent à Paris, mais sa vraie passion était ailleurs. Elle adorait la télévision, les films américains et le sport. Elle rêvait d'être mannequin, elle avait fait déjà plusieurs castings et tourné une publicité. Sa princesse africaine parut à Olivier trop à l'aise dans cette société de consommation qu'il détestait, mais l'état d'esprit dans lequel il se trouvait l'incitait à toutes les indulgences. Il était subjugué par le charme d'Eurydice, ses grands yeux tristes, et cette voix monocorde grave, qui énonçait les propos les plus banaux sur le ton d'une tragédie antique !

– C'est un beau prénom, Eurydice... dit-il simplement.

– C'est vrai. Même si l'histoire d'Eurydice est très triste... C'est une tante qui a voulu que je m'appelle comme cela.

Olivier ne connaissait rien de l'histoire d'Eurydice, mais l'évocation de la tante lui fit penser à une vieille sorcière qu'on aurait oublié d'inviter au baptême, et qui – pour se venger – jetterait un mauvais sort à la pauvre jeune fille.

A la fin du repas – si on pouvait nommer ainsi l'ordonnancement des substances qu'ils venaient d'ingurgiter – la jeune fille se leva de façon solennelle.

– Je dois rentrer chez moi, fit-elle. J'ai cours demain.

– Est-ce que l'on peut se revoir ? demanda précipitamment Olivier, comme l'on jette une bouteille à la mer.

– Peut-être... dit-elle d'un ton énigmatique.

– Vous avez un numéro de téléphone où je peux vous joindre ?

Elle sembla hésiter. Une onde d'inquiétude passait sur son beau visage.

– Donnez-moi plutôt votre téléphone ! articula-t-elle.

Olivier se résigna à dépendre de son bon vouloir.

– Voilà mon numéro personnel, dit-il en griffonnant sur le bout de serviette. En journée, vous pouvez aussi m'appeler au bureau. Si cela sonne occupé, insistez un peu ! De toute manière, c'est moi que vous aurez au téléphone. En cette période, je suis seul...

Olivier regarda s'éloigner la longue silhouette d'Eurydice avec tristesse, persuadé de ne jamais la revoir. Puis il s'engagea dans une rue perpendiculaire au boulevard pour rejoindre son studio. Au fur et à mesure qu'il marchait, il retrouva une certaine sérénité. Quelle autre conclusion pouvait avoir cette rencontre ? Elle était trop belle pour lui, trop actuelle, trop "branchée". Qu'elle n'eut pas écarté l'éventualité de l'appeler au téléphone était en soi une victoire ! Et il se contenta de ce mince espoir...

Les jours passaient, et si le souvenir de cette rencontre ne s'effaçait pas, les détails s'en estompaient peu à peu. A tel point qu'Olivier se demandait parfois s'il n'avait pas rêvé. A plusieurs reprises il se rendit au magasin de sport de la Madeleine où il l'avait vue la première fois, et il traîna longuement dans le quartier Denfert-Rochereau, scrutant les files d'attente des cinémas et observant les gens assis dans les fast-food qui fleurissaient entre Alésia et le Boulevard Saint Michel. Mais Eurydice avait bel et bien disparu dans cette ville monstrueuse, avalée dans des entrailles sans fond ou broyée par le mouvement brownien d'une foule anonyme. Le pire était qu'il ne restait à Olivier aucune preuve tangible de cette rencontre, sinon une émotion secrète qui ne le quittait pas. À la bibliothèque de Beaubourg, il trouva dans une encyclopédie le récit du mythe d'Orphée et Eurydice. Une histoire d'amour qui finit mal en effet : piquée par un serpent en voulant échapper aux avances d'un berger, Eurydice meurt. Orphée obtient de Zeus la permission d'aller la chercher aux Enfers, mais à la seule condition de ne pas la contempler avant d'avoir rejoint le monde des vivants. Parvenu aux portes des Enfers, Orphée se retourne malgré tout pour vérifier qu'il est toujours suivi. Et Eurydice disparaît à tout jamais ! Olivier n'était pas Orphée, mais il lui semblait que la même chose lui fût arrivée !

Il assurait la permanence de la « hot line » d'une société de services informatiques durant les mois de juillet et d'août, répondant aux appels clairsemés des mordus de la version 4 de « Alone in the Dark ». Le directeur lui avait laissé les clefs, le réfrigérateur était plein de boissons gazeuses et sucrées, et il restait assez de paquets de café pour tenir une année. A midi il branchait le répondeur et descendait jusqu'au boulevard Montparnasse. Là, il achetait un sandwich chez « Pomme d'Api » et poussait jusqu'au magasin de la FNAC. En déambulant dans les rayons, il avait trouvé plusieurs guides sur le Cameroun, et fait l'acquisition de

deux romans du plus grand écrivain camerounais, revenu au pays natal après un long exil. Et le soir, il faisait son footing habituel. Des filles de tous pays se prélassaient sur les pelouses, bavardaient et riaient. Parfois elles lui lançaient un regard amusé, comme une invitation à s'arrêter et à engager une conversation sans conséquence. Mais il n'en avait cure. Sa seule obsession était de retrouver Eurydice. Il retournait chez lui, consultait fébrilement son répondeur téléphonique, et prenait une douche la porte ouverte pour mieux entendre la sonnerie. Quand il était trop tard pour espérer un coup de fil d'Eurydice, il se mettait alors à butiner sur la Toile. Il avait découvert quelques sites dédiés aux beautés africaines – images très sages d'ailleurs, qui cultivaient le flou artistique et le contre-jour –, et il passait de longues heures à contempler ces corps numériques, avec peut-être l'espoir inconscient d'y retrouver la silhouette d'Eurydice.

Le mois d'août finissait, et avec lui l'absolue solitude d'Olivier. Ses collègues revenaient les uns après les autres, la circulation dans le quartier se faisait plus dense, les cafés des alentours retrouvaient leur clientèle habituelle d'employés et de jeunes cadres. Il eut donc beaucoup de chance d'avoir pris cet appel avant de rassembler ses affaires et quitter le bureau. C'était une voix féminine grave et triste, qui semblait provenir d'un autre monde, peut-être même des Enfers... Olivier n'eut aucun doute sur son interlocutrice, et son cœur se mit à battre plus fort.

– Olivier, c'est toi ? demanda la voix.

– Oui... parvint-il à articuler.

– C'est Eurydice ! Tu te souviens de moi ?

– Bien entendu... Je croyais plutôt que tu m'avais oublié...

Il y eut un blanc, quelques secondes qui effrayèrent Olivier, comme si la ligne allait être coupée et qu'Eurydice allait disparaître à nouveau.

- Je voulais simplement savoir si tu pouvais m'héberger pour une nuit ? dit-elle enfin.

Entendre Eurydice au téléphone après tant de semaines de silence était déjà extraordinaire. Mais qu'elle lui fasse cette demande parut à Olivier de l'ordre du miracle, ou encore de la sorcellerie ! Pourtant – il pouvait le jurer – il n'avait consulté aucun de ces marabouts qui promettaient l'amour et la fortune pour quelques billets de cent francs à la sortie du métro, et n'avait adressé aucune prière à Sainte Rita, patronne des causes désespérées. Sa montre indiquait cinq heures du soir, et il fixa rendez-vous à la jeune fille au *fast-food* du Boulevard Leclerc. Puis il

rassembla ses affaires, salua rapidement ses collègues et dévala les escaliers quatre à quatre. Il s'engouffra dans le métro, acheta quelques avocats à un marchand ambulant, et prit la direction Nation par Denfert-Rochereau. À travers la devanture du restaurant, il eut la surprise de constater qu'elle était déjà là, assise au fond de la salle. Elle était encore plus belle que dans son souvenir, avec un pantalon à pli noir et un chemisier blanc qui lui donnait un air d'extra-terrestre au milieu des odeurs de frites et de la fumée de cigarettes. Mais les traits de son visage s'étaient émaciés, et elle semblait très lasse. Quand elle le vit, elle leva ses yeux tristes dans sa direction, et Olivier crut y lire une once de soulagement.

– Allons chez toi ! dit-elle en guise de préambule. Je ne sens pas en sécurité ici...

Et elle empoigna un sac de voyage qui reposait à ses pieds.

Ils parcoururent en silence les quelques rues qui les séparaient de la rue de l'Amiral Mouchez. Le studio d'Olivier était dans un petit immeuble cossu et récent, avec une entrée en marbre et de grands miroirs où l'on pouvait s'admirer sous toutes les coutures. L'ascenseur s'arrêta au cinquième, et dans son trouble, le jeune homme eut quelques difficultés à trouver la lumière du pallier et ses clefs au fond de ses poches. Une fois dans l'appartement, il se précipita pour ouvrir la fenêtre et regretta de ne pas avoir fait un peu de ménage le matin. Le divan qui lui servait de lit était grand ouvert, des chaussettes sales et une chemise traînaient dans un coin. Mais Eurydice sembla ne rien remarquer. Au contraire elle se détendit enfin et s'effondra dans un des deux fauteuils, sans faire plus attention au roman de William Boyd ouvert qui y reposait.

– Excuse-moi encore de cette intrusion dans ta vie ! Mais tu étais la seule personne en mesure de m'aider.

Elle fit une pause.

– Le soir où nous nous sommes rencontrés, je t'ai raconté des histoires. Je ne suis pas fille de diplomate, je ne prépare pas un BTS assistant de direction. Au Cameroun, je faisais des études de journalisme. Et un peu de politique dans un parti d'opposition. Je suis venue en France il y a un an avec un visa touristique, et j'ai demandé l'asile politique. La ficelle était un peu grosse : je n'ai jamais fait de prison, et le Cameroun est paraît-il en phase de transition démocratique. J'ai vécu d'abord chez un photographe de mode que j'avais rencontré à Yaoundé... Mais j'ai compris rapidement qu'il faisait le commerce de ses copines avec des amis influents, et quand il a voulu me faire coucher avec un député, je me suis sauvée. Depuis je « zone » à droite ou à gauche, un soir chez une amie, un autre soir chez la copine d'un copain. Avec toujours l'angoisse de me faire contrôler, et d'être

expulsée vers le Cameroun. C'est la raison pour laquelle je ne prends jamais le métro, et qu'au début je me suis méfiée de toi !

– Et maintenant, tu me fais confiance ?

– Dans ma situation, je n'ai pas le choix. Jusqu'à hier j'étais dans un squat dans le 20<sup>ème</sup> arrondissement. La police y a fait une descente, et ils y ont trouvé une partie de mes affaires, avec mes papiers camerounais. J'avais juste laissé un sac chez une copine, que j'ai pu récupérer. Elle m'a aussi prêtée quelques vêtements et un peu d'argent, mais elle ne pouvait vraiment pas m'héberger. Il ne me reste que toi...

Olivier sourit faiblement.

– Est-ce que je peux prendre une douche ? reprit-elle.

– Bien entendu, la salle de bain est là ! s'empressa-t-il de répondre. Pendant ce temps, je vais préparer le repas. Que penses-tu d'un avocat au crabe en entrée, et puis des pâtes au roquefort ?

– C'est super ! Les Français sont les meilleurs cuisiniers du monde...

Olivier s'activait dans la cuisine avec entrain. Il entendait l'eau qui coulait dans la salle de bain, et ce bruit si habituel prit ce soir-là une saveur inédite. Lui qui répugnait tant à partager son intimité se trouvait tout excité à l'idée de cette cohabitation, même s'il refusait d'envisager le tour qu'elle prendrait. La présence d'Eurydice lui suffisait, qui effaçait comme un coup de baguette magique les mois de solitude et désespérance qu'il éprouvait à vivre à Paris. Enfin son exil prenait un sens ! S'il avait quitté sa province natale, ses parents et ses copains, ce n'était pas simplement pour gagner sa vie avec son diplôme d'informatique en poche. Non, il participait à un noble dessein, dont il acceptait de n'être qu'un modeste rouage : sauver Eurydice de l'expulsion et des geôles camerounaises ! Ce rôle à lui seul suffisait à son contentement, mais il était prêt dans un ultime sacrifice à y ajouter celui d'amant...

Olivier était en train de faire fondre à feu doux son fromage de Roquefort quand Eurydice apparut dans l'encadrement de la porte. De saisissement, il en laissa attraper le fond de la casserole. La jeune fille était habillée d'une grande robe en tissu de pagne bleu, et elle avait relevé ses cheveux en chignon. Elle était pieds nus, mais portait autour du cou un collier de verroterie colorée.

- Et bien, remets-toi ! dit-elle en riant. On dirait que tu viens d'apercevoir une *mamiwata* qui sort du fleuve...

- Qu'est-ce qu'une *mamiwata* ?

- Oh ! Cela ressemble un peu à vos sirènes, mais en beaucoup plus méchant. Chez nous, quand elles enlèvent un enfant ou un pêcheur, on ne le revoit plus. Ou bien si le pauvre revient sur la terre ferme, il est fou à jamais et se promène à longueur de journées nu dans les rues de la ville. C'est la raison pour laquelle les gens de mon ethnie ne se baignent jamais dans la mer !

- Charmant programme ! Non, tu ne me fais pas peur... Je te trouve simplement très belle...

- Pour mon malheur ! Merci en tout cas du compliment...

Il y a des moments dans la vie d'un homme qui restent gravés à tout jamais dans sa mémoire. Ce sont comme des lumières qui éclairent le passé et lui donnent son sens. Des moments qui lui font dire « Je n'ai pas vécu pour rien, car j'ai aimé ! ». Des moments qui continuent à le bouleverser, malgré le temps qui passe, malgré l'écheveau des renoncements et des mesquineries qui constitue la trame d'une vie. Oui, cette soirée qu'Olivier passa avec Eurydice fut le plus beau moment de sa vie ! Quels que fussent ensuite ses joies et ses plaisirs, il ne ressentit jamais plus une telle intensité d'émotion. Et il ne put jamais plus poser ses yeux sur une carte, ou croiser une femme africaine sans penser à cette jeune inconnue qui lui était arrivée comme par miracle, dans la chaleur étouffante d'un été parisien.

Avec simplicité Eurydice mit la table, comme si elle était déjà chez elle. Elle se moqua des avocats qu'avait achetés Olivier, si petits par rapport à ceux que l'on trouve au Cameroun, et elle le complimenta au contraire sur les pâtes au Roquefort et les yaourts, qu'il s'évertuait à fabriquer lui-même. Olivier avait ouvert une bouteille de vin, et mis « Sketches of Spain », un CD de Miles Davis qu'il ne se lassait pas d'écouter, surtout pour l'interprétation du Concerto d'Aranjuez. Dans cette ambiance hispanique, une douce euphorie les gagna, et le jeune homme en vint à parler de lui, de son village, des ballades qu'il faisait en VTT dans les campagnes environnantes, et de la fille de ses voisins - Myriam - qu'il avait aimée, mais qui s'était mariée avec son meilleur copain.

Eurydice le regardait avec tendresse. C'était elle qui était dans la merde, et c'est lui qui se confiait ! Peut-être était-ce son destin à elle, de recueillir les confidences des hommes blessés, et d'en porter témoignage ? Brusquement il s'interrompit, comme s'il avait compris le paradoxe de la situation. « À ton tour, parle-moi de toi ! » dit-il simplement. Alors elle se mit à parler. C'était la première fois qu'elle éprouvait avec un Européen une telle complicité. Elle raconta son village, sur les hauts plateaux de l'Ouest, avec ses toits de tôle qui brillent sous le

soleil au milieu des bananiers et ses rues en latérite où courent les enfants et les chèvres ! Ses baignades dans la rivière, aux côtés de sa mère et des co-épouses de son père qui lavaient le linge et chantaient à l'unisson. Et le grand marché où la conduisait son frère aîné, le premier jeudi de chaque mois. A la fin de la matinée, il lui achetait un grand bol de paf avec des beignets huileux qui fondaient sous la bouche, et une assiette de haricots rouges qui tenait chaud au ventre. Elle se mettait au fond de la boutique et écoutait sans se lasser discourir les maraîchers et les chauffeurs, rêvant déjà de parcourir le vaste monde. Elle raconta aussi l'étudiant qu'elle avait rencontré à l'Université, et qui l'avait aimée pour la première fois. C'est à lui qu'elle devait son initiation politique, ses premières manifestations et ses premiers meetings. On avait retrouvé son cadavre un beau matin, près d'une décharge à ordures, avec les habits déchirés et des ecchymoses sur le visage. Il avait eu le tort de rêver d'une autre Afrique, libre, généreuse, réconciliée, avec toute la force de ses convictions. Et il en était mort, sans que jamais on n'inquiétât ses assassins.

Ils continuèrent à parler longuement dans le salon. Le sommeil commençait à gagner Eurydice, et elle comprit qu'Olivier ne résoudrait pas à prendre l'initiative.

- Je crois qu'on est condamné à dormir dans le même lit, dit-elle avec simplicité.

Elle se leva, tira les rideaux, et d'un ample mouvement des bras, elle passa sa robe au-dessus de la tête. Puis, sans aucune gêne, elle se coula entre les draps défaits et se recroquevilla en chien de fusil. Lucien eut tout juste le temps d'admirer un corps à la plastique parfaite, avec des reflets ambrés et un ventre plat. Les tempes bourdonnantes et le visage congestionné, il l'imita et se glissa à son tour sous les draps. Quand il commença à la caresser, elle l'arrêta d'un geste.

- J'ai vu que tu avais une boîte de préservatifs dans ta salle de bain. Prends-en un, je t'en prie ! Je m'en voudrais de te laisser un trop mauvais souvenir...J'ai été violée il y a quelques années. Je n'ai jamais voulu faire de test, mais on ne sait jamais...

Elle avait une peau incroyablement douce, et des gestes d'une infinie grandeur. Comme un voyageur au milieu du désert, il escalada des dunes dont le sable se déroba sous ses pieds et dévala des sentiers rocaillieux, il se perdit dans les méandres d'un oued asséché et traversa des canyons improbables. Puis il plongea dans un oasis de verdure, étanchant sa soif à un élixir plus envoûtant que toutes les boissons bues au cours de sa courte vie. Et quand il se crut enfin à l'abri, il déclencha un tremblement de terre que nul sismographe n'aurait prédit et qui le rejeta sur le dos, le corps à moitié enseveli et le visage brûlé par un vent de

Sirocco, vaincu, à moitié moribond mais heureux. Par la fenêtre entr'ouverte, des bruits de la ville leur parvenaient de loin en loin : une voiture qui passait, un couple qui pressait le pas pour retrouver une chambre douillette. Olivier se tourna sur le côté et posa la tête sur la paume de sa main. En silence, il observait Eurydice. Faisait-elle attention à lui ? Se trouvait-elle encore à Paris, ou était-elle retournée dans son village des hauts plateaux ? Il n'aurait su le dire. Elle avait dans l'obscurité les yeux mi-clos, fixant le plafond, son profil faiblement éclairé par la lumière qui venait de la rue. De sa main libre, il égraina le collier de perles qui entourait son cou, et qu'elle avait oublié d'enlever.

– Tu vois, chaque perle représentait un esclave, dit-elle en croisant enfin son regard. Une petite pour un enfant, une moyenne pour une femme, et une grande pour une pièce d'Inde.

– Comment peux-tu porter ainsi autour du cou des traces de cet odieux trafic ? reprit Olivier en plaisantant.

– Cela fait partie de notre histoire ! Mon peuple s'est réfugié sur les hauts plateaux parce qu'il était pourchassé par les tribus côtières qui trafiquaient avec les Blancs. Là se trouve une des terres les plus fertiles du monde, et il décida de s'y installer. Chez moi, tout pousse : la banane et le maïs, la tomate et l'igname. Il nous arrive même de pratiquer trois cultures sur un même lopin de terres. Nous sommes des agriculteurs et des commerçants, des intellectuels et des poètes. Nous aimons le travail et la fête, la famille et les traditions. Mon père était un chef, il avait plus de vingt femmes, mais je suis sûre qu'il les aimait toutes également. Et chez moi, il est inimaginable que quelqu'un meure de faim, ou bien qu'il se retrouve seul et malade à l'hôpital. Mais nous sommes aussi un peuple libre et rebelle au pouvoir central. C'est la raison pour laquelle on nous déteste et qu'un jour on cherchera à nous faire disparaître, comme vos Juifs en Allemagne ou les Tutsis du Rwanda ! J'ai des documents, j'ai des preuves...

Quand Olivier se réveilla, le jour inondait déjà la pièce à travers les rideaux tirés. Eurydice était penchée au-dessus de lui et le regardait tendrement. Mon Dieu, qu'elle était belle ! « Comme un lever de soleil sur les hauts plateaux, quand les toits en tôle se mettent à briller au milieu des bananeraies, et que la terre rouge de latérite poudroie avec des reflets d'or. Quand les hommes s'en vont défricher, et que les enfants tirent les bêtes par leur licol pour les conduire à de nouveaux pâturages. Quand les fumées des villages s'élèvent le long des murs en pisé, et qu'au loin la masse sombre des volcans danse dans l'azur rougeoyant ». Ses mots à elle lui venaient à l'esprit, effluves d'une conversation tout juste entamée la veille, et qu'il se promettait de poursuivre des soirées entières. Il n'était plus désormais que le prince consort d'un royaume niché au cœur de l'Afrique, un royaume sans armée et sans police, sans chambellan et sans protocole, dont la

jeune fille était la reine. Et il ne possédait d'autres prérogatives que celles conférées par l'amour : serrer Eurydice dans ses bras et enfouir son visage dans ses longues tresses, caresser son corps et embrasser ses pieds. Prisonnier à jamais d'une Atlantide de verdure...

Dans son demi-sommeil, Olivier eut cependant la désagréable surprise de constater que la jeune fille était déjà douchée et habillée.

– Je dois sortir tôt ce matin. Mais je serais là ce soir, sans faute ! dit-elle pour répondre à son regard interrogateur.

– Tu as déjà déjeuné ?

– Non, mais je n'ai pas très faim. Ton repas était très bon hier soir. Il y a longtemps que je ne m'étais pas sentie aussi bien !

Il sourit doucement. Elle s'approcha de son visage et lui tendit ses lèvres.

– Tu ne veux pas qu'on mange ensemble à midi ? insista-t-il, comme s'il pressentait quelque chose et cherchait à la retenir encore un peu.

– Non, cela ne sera pas possible. Mais ne t'inquiète pas ! Je serais là ce soir...

Elle l'embrassa et se leva d'un mouvement vif, comme si elle craignait qu'il cherchât à la retenir. Puis elle lui fit un signe gracieux de la main, et disparut par l'encadrement de la porte. Quand il entendit la porte palière se refermer, Olivier se leva douloureusement. Son petit appartement lui sembla tout à coup vide, et Eurydice lui manquait déjà ! Dans un coin gisait son sac avec la robe de pagne pliée, et au-dessus une grande enveloppe brune. Il prit précautionneusement cette dernière et la contempla. L'adresse le surprit. C'était celle d'un grand quotidien du soir, avec le nom d'un journaliste. Eurydice y avait ajouté une mention au crayon noir à l'intention d'Olivier : « S'il m'arrive quelque chose... Je t'embrasse ».

Eurydice ne revint pas le soir. Vincent n'eut pas le souvenir dans sa vie d'une attente aussi insupportable. Des heures durant, il guetta les bruits du palier, et les rumeurs de la rue. Et la sonnerie du téléphone. En vain ! Seuls ses parents l'appelèrent, pour s'enquérir de sa santé et lui reprocher de ne pas être venu les voir au cours de l'été. Olivier attendit encore deux jours, l'inquiétude se transformant en désespoir absolu. A chaque coup de téléphone de la « hot line » il sursautait, espérant follement que ce fût Eurydice. Et le soir, il se dépêchait de

rentrer chez lui avec l'espoir fou de la retrouver. Il avait renoncé à ses footings, et dans la solitude de son studio, il contemplait longuement la robe en pagne de la jeune fille, qu'il avait accrochée à un portemanteau. Et lorsqu'il n'en pouvait plus de fatigue, il se glissait sur son canapé-lit – dont il avait pris soin de conserver les draps –, s'enfonçait le visage sous les draps et s'abîmait à la recherche d'une odeur ou d'un souvenir. Au troisième jour, il décida de ne pas aller à son travail. Il gagna la Conciergerie, sur l'Île de la Cité, où il savait qu'il y avait un centre de rétention administrative. Il assaillit les bureaux, se laissa éconduire de multiples fois et essaya plusieurs rebuffades, avant de trouver enfin une oreille attentive. Malheureusement aucune personne ne répondait au signalement de la jeune fille. On lui suggéra d'aller à Roissy, où existait aussi un centre réservé aux étrangers en attente d'expulsion. Il prit le RER à Châtelet, puis une navette qui zigzaguait entre les hangars et les bureaux désaffectés d'une zone d'activité moribonde. Après plusieurs minutes de marche, il arriva enfin à un petit bâtiment cubique entouré de grillages. À l'étage la plupart des fenêtres étaient ouvertes et l'on voyait des hommes accoudés. Il y avait là des jeunes et des vieux, des Maghrébins et des Chinois de Hong-Kong, des peaux noires et des peaux simplement basanés, des visages barbues et des visages scarifiés. Certains fumaient une cigarette, d'autres grignotaient une pomme ou des biscuits, mais les regards étaient tristes, semblant contenir toute la misère du monde. On n'était pas loin de l'Enfer de Dante : « Homme qui franchit cette porte, abandonne tout espoir ! ». Mais il en fallait plus pour arrêter Olivier : si elle était là, il pouvait encore la sauver. Il se battrait comme un lion, il ameuterait toutes les associations caritatives de la planète, il franchirait tous les obstacles, il l'arracherait à son sort ! Son excitation fut malheureusement de courte durée : une guérite en fer commandait l'entrée du bâtiment, et un policier lui demanda un laissez-passer qu'il était bien entendu incapable de produire. Olivier l'interrogea sur la présence d'une jeune fille camerounaise du nom d'Eurydice, grande et belle, habillée d'un pantalon noir et d'un chemisier blanc. Le policier haussa les épaules, sans inimitié ni chaleur : il était incapable de le renseigner, et il répéta laconiquement qu'on ne pouvait pas pénétrer sans autorisation. Le jeune homme dut se contenter de faire le tour du bâtiment, espérant malgré tout qu'Eurydice fût en mesure de l'apercevoir tourner autour de sa cage. Un simple coup d'œil, un signe auraient suffi. Mais les visages qui l'observaient restaient de marbre, quand ils ne manifestaient pas une pointe d'ironie ou de mépris. Découragé, Olivier s'éloigna lentement vers la gare de RER, laissant filer les rares navettes qui ralentissaient à son approche.

Plusieurs jours encore, il traîna dans Paris, se gardant bien de prendre le métro, guettant contre toute probabilité la longue silhouette d'Eurydice et ressassant jusqu'à la nausée les mêmes questions. Pourquoi était-elle subrepticement partie ce matin-là ? Pourquoi ne lui avait-elle laissé aucun message ? Pourquoi ne prenait-elle pas contact avec lui ? Il était désormais convaincu qu'elle avait eu un rendez-vous mystérieux, et que ce rendez-vous avait mal tourné.

De Ben-Barka à Ali Mecili, de Dulcie September à Mahmoud Al Hamchari, l'histoire du Tiers-monde était pleine de ces pièges tendus aux empêcheurs de tourner en rond, aux opposants des dictatures en place, aux hommes libres dont il fallait étouffer la voix. Et pour la disparition de quelques ténors dont la presse se faisait l'écho, combien de crimes restaient-ils anonymes et impunis, fruits de l'alliance sordide d'officines plus ou moins secrètes, portés sur les fonds baptismaux par d'honorables hommes politiques ou des chefs d'entreprise respectés ? Il est bien connu que sous ces latitudes, la vie n'a pas le même prix. Même pas celui des verroteries que les élégantes de Douala ou de Kinshasa portent autour du cou. Eurydice était retourné aux Enfers, Orphée n'y pouvait plus rien !

Olivier se décida à aller voir le journaliste du grand quotidien du soir dont le nom figurait sur l'enveloppe marron. On le fit attendre de longues minutes dans le hall d'entrée. Puis un homme d'une cinquantaine d'années, avec un début d'embonpoint, une calvitie avancée et une barbe mal taillée vint le rejoindre. Ils montèrent dans son bureau, où régnait à côté d'un fax et d'un micro-ordinateur portable un joyeux désordre. L'homme l'écouta avec un brin de condescendance, tout en curant méticuleusement sa pipe, puis il prit l'enveloppe et l'ouvrit. Il parcourut les documents avec une moue dubitative, s'arrêtant juste le temps de bourrer sa pipe de tabac et d'en tirer quelques bouffées.

– Ce sont des documents intéressants en effet, mais rien que l'on ne sache déjà. Que le Cameroun soit au bord de la guerre civile n'est pas en soi un « scoop » ! Qu'il y ait un complot à grande échelle pour procéder à un génocide, c'est évidemment une autre paire de manches, mais que rien ne semble prouver, pas même les diatribes d'associations fanatiques ! Vous avez les doubles de ces documents, je pense ...

– Non, je n'avais même pas ouvert la lettre.

– Bien, je vais demander à mon assistante de vous les photocopier.

– Vous allez faire un article dessus ? demanda Olivier avec anxiété.

Le journaliste du grand quotidien du soir haussa les épaules.

– Qui s'intéresse au sort de l'Afrique désormais ? Entre le sida, les sécheresses et les guerres civiles, ce ne sont pas quelques massacres supplémentaires qui vont changer les données du problème. Une tache de sperme présidentiel sur une robe de soirée revêt sans doute plus d'importance ! Et même si je propose un article sur ce thème, je ne suis pas sûr qu'il passera la conférence de rédaction...

– Mais des gens sont peut-être morts pour vous transmettre ce document. Pour eux, il avait une importance capitale. Peut-on accepter qu'ils se soient sacrifiés pour rien ?

Visiblement, Olivier commençait à agacer sérieusement le journaliste.

– Des millions de gens meurent pour rien, dans l'anonymat le plus complet. Un pilote de formule 1 célèbre qui s'écrase contre un mur au volant de sa voiture retiendra toujours plus l'attention du public. Ni vous ni moi n'y pouvons rien. Et ne pensez pas qu'un malheureux article pourra y changer quelque chose ! Il y a bien longtemps que j'ai perdu mes illusions sur la presse. Non, jeune homme, si vous voulez un conseil, rentrez chez vous, prenez un double scotch et oubliez votre belle Africaine... Dans quelques semaines, vous rencontrerez une fille au coin de votre rue ou dans votre cage d'escalier, elle vous plaira et vous lui plairez, et vous lui ferez de beaux enfants roses. Et les malheurs de l'Afrique vous paraîtront aussi bien dérisoires !

– Vous êtes un salaud !

– Si cela vous fait du bien de le penser...

Un article sur le sujet parut malgré tout en dernière page du grand quotidien du soir. Bien évidemment il ne suscita aucune émotion particulière, et il ne modifia en aucune façon la situation qui prévalait au Cameroun. Mais le jeune homme trouva un certain réconfort à l'idée que le désir le plus ardent d'Eurydice avait pu être réalisé. Avec la rentrée de septembre, Paris se peupla de nouveau et Olivier se trouva moins seul au bureau, mais il ne changea rien à sa façon de vivre. Le soir, il continua à courir dans les allées du parc Montsouris et de la Cité universitaire, qu'il plût ou qu'il neigeât. Et à fréquenter les salles obscures du quartier Latin et de Denfert-Rochereau. Les quelques personnes qui le côtoyaient en dehors du travail le trouvèrent de plus de plus de plus en plus distant, et ils perdirent l'habitude de le fréquenter. Quant aux parents d'Olivier, ils se désespéraient de pouvoir rétablir avec lui des liens filiaux normaux. Pour ses collègues de travail et les gens de son quartier, Olivier était un mystère, apparemment sain de corps et d'esprit, travailleur et serviable, mais dont l'esprit était ailleurs, indifférent au regard des autres et inaccessible aux passions de ses contemporains. Comme un mystique qui se serait réfugié au centre du triangle de Rocquencourt, au milieu des cohortes de camions et des files interrompues de banlieusards, et qui chaque jour rendrait grâce à Dieu de la beauté de l'Univers !

Peut-on aimer toute une vie une personne que l'on n'a serrée dans ses bras que quelques heures ? Peut-on l'aimer au point de ne vivre que pour elle ? Sans aucun espoir de la revoir, mais sans autre souci que d'entretenir son

souvenir ? C'était ce qui arrivait à Olivier. De façon irrationnelle et obsessionnelle. Le temps qui s'écoulait, loin de guérir le jeune homme, rendait l'image d'Eurydice plus prégnante encore. Pas une heure, pas un jour ne passaient sans qu'il ne pensât à la jeune Africaine. Pour être sûr de ne rien oublier d'elle, il évoquait tour à tour - dans une gymnastique dérisoire de la mémoire - son regard, sa voix, son corps, la douceur de sa peau et la fermeté de ses seins. Il voulait graver dans les circonvolutions de son cerveau les moindres phrases qu'elle avait prononcées et les moindres gestes qu'elle avait ébauchés. Il avait même acheté la cassette du film américain qu'ils avaient vu l'un à côté de l'autre et qu'il visionnait parfois le dimanche après-midi. Dans l'obscurité de son salon, il essayait alors de reconstituer le profil altier de la jeune fille, et de retrouver l'émotion qui l'avait étreint alors. Il y avait surtout cette dernière image qui l'obsédait, quand elle s'était penchée au-dessus de lui au petit matin, promettant de revenir le soir même et tendant ses lèvres dans une moue amoureuse. Il se jouait cette scène en boucle, essayant de reprendre l'histoire là où un scénariste facétieux et cruel l'avait abandonnée. Pieusement, il avait aussi conservé les objets qu'elle avait oubliés chez lui, comme des reliques sur un autel, et il lui arrivait quand la douleur était trop grande d'enfouir son visage dans la robe de pagne bleue, et d'égrainer les verroteries de son collier à la façon d'un chapelet. Et c'était encore son odeur qu'il cherchait à retrouver sur les corps mercenaires qu'il chevauchait dans les hôtels de la rue de Clichy. « Une forme pathologique de l'amour ! » disaient les rares personnes qui connaissaient son histoire. Il semblait à Olivier que tant qu'il pensait à elle, elle n'avait pas totalement disparu. Qu'elle vivait là, à ses côtés, poursuivant la conversation qu'ils avaient à peine entamée. Et renouvelant l'unique étreinte qu'ils avaient eus le loisir de consommer. Il se disait que le culte qu'il avait érigé à Eurydice n'était pas plus ridicule que celui que l'on rendait à Dieu, Allah ou Vishnu. Et que son sacrifice n'était pas plus vain que celui des moines ou des brahmanes. Lui au moins avait vu Eurydice, il l'avait tenue dans ses bras, il connaissait l'amour dont elle était capable. On ne pouvait reprocher à la jeune fille ni son silence, ni son impuissance. Et malgré la faiblesse de ses moyens, elle n'était pas restée indifférente aux malheurs des hommes ! Peu importait si inexorablement, il s'éloignait de ses contemporains. S'il s'isolait chaque jour un peu plus, gardant uniquement la lucidité nécessaire à sa modeste survie dans un monde qui ne l'intéressait plus. Le seul but qu'il se donnait maintenant était d'aimer Eurydice aussi fort qu'un homme en était capable, aussi douloureusement et aussi longtemps que possible. Car Eurydice ne pouvait vivre que par lui, comme une naufragée aux confins de l'Univers qu'un fil ténu de la mémoire relit à la Terre. Tant qu'il pensait à elle, tant qu'il évoquait son image et leur rencontre - moments trop brefs volés à l'absurdité de leur destin - la jeune fille serait à ses côtés, à toute heure du jour ou de la nuit, dans le métro qu'elle redoutait ou dans les allées du parc Montsouris qu'elle ne connaissait pas, sur les Champs-Élysées qu'ils ne descendraient jamais main dans la main, ou sur les quais de la Seine où il aurait tant aimé l'emmener. Et cela jusqu'à son dernier souffle de la vie ! Ils mourraient

ensemble, à la même seconde, dans un même soupir, quand le cœur fatigué d'Olivier n'aurait plus la force d'irriguer son cerveau et de soulever ses poumons. Et là ils se rejoindraient enfin pour s'abîmer dans le néant, aune absolu de leur amour. A moins qu'un dieu compatissant, un dieu pour les amants d'une nuit ou d'une vie, un dieu pour ceux qui se sont vraiment aimés, décide par indulgence ou cécité de les oublier à jamais dans un coin d'éternité connu d'eux seuls !

## Au bord du fleuve Congo

C'était à Brazzaville, à quelques jours de l'indépendance, sur les rives du fleuve Congo. Une grande terrasse, des tables faiblement éclairées, quelques couples mixtes, et un air lancinant de *chachacha*. Tu étais assise un peu à l'écart, écoutant d'une oreille distraite un vieux blanc bedonnant et moite, et n'arrétant pas de plier et de déplier tes longues jambes sous une robe en tissu de pagne. J'attendais un improbable associé pour un vague trafic de masques bantous qui ne vit jamais le jour. Tu étais belle, avec tes cheveux tressés qui tombaient sur les épaules, tes yeux écarquillés qui semblaient découvrir le monde, et la moue un peu narquoise que formaient tes lèvres. Je ne me lassais pas de te regarder, et tu soutenais mon regard, faussement surprise par mon insistance. Au bout d'un quart d'heure, mon associé n'était toujours pas là et ton vieux blanc se leva pour aller soulager sa vessie. Je me levai à mon tour et m'approchai de ta table. Ton sourire m'encouragea à m'asseoir sur une des chaises libres à tes côtés. Avec une légère hésitation, je te demandai ton nom :

– Léocadie ! me répondis-tu.

Je marquai un certain étonnement.

– C'est un prénom peu courant...

– C'est le prénom que m'a donné mon père ! Je ne sais pas où il l'a trouvé. Je préfère qu'on m'appelle Mina...

– Et l'homme qui est avec toi, c'est ton mari ?

Elle éclata de rire.

– Tu es fou ! C'est juste un ami, comme cela... Il m'emmène au cinéma ou boire un verre. Cela s'arrête là !

L'homme arriva à ce moment-là, qui me jeta un regard courroucé. À l'observer, on imaginait qu'il avait d'autres ambitions que de partager un verre avec toi. Sans te démonter, tu ébauchas une présentation qui faillit tourner court.

– Michel, voici un ami de longue date...

– Paul ! me hâtai-je de poursuivre. Je suis surtout un ami du père de Mina. J'étais en affaires avec lui il y a quelques années. Mina était encore une enfant sage !

Le vieux blanc maugréa quelque chose dans les trois poils mal rasés qui lui servaient de moustache, me tendit la main et s'assit en face de moi. D'un air dégagé, je t'expliquai que je travaillais désormais dans une compagnie d'import-export, et je te donnai le numéro de téléphone de mon hôtel, à transmettre à ton père avec mes salutations les meilleures. Puis je pris congé du couple pour le moins mal assorti que tu formais avec ton compagnon. Ce soir-là, je dînai seul au restaurant «la Porte Jaune», qui avait alors la réputation de servir tous les gibiers comestibles dans cette partie du continent africain. Je m'en tins sagement à des crevettes en entrée, et à un morceau de crocodile accompagné d'une sauce noire en plat principal. Puis je regagnai mon hôtel.

Le lendemain je me réveillai tard. Aucune affaire particulière ne m'attendait. Juste un article à écrire sur mon dernier périple à l'intérieur du pays, pour un mensuel de voyage dont le directeur était un ami de la famille et qui ne me rapporterait – je le savais d'avance – que l'honneur de voir mon nom imprimé. J'avais gagné un peu d'argent en revendant à un collectionneur américain plusieurs objets – dont une magnifique parure en cuir incrustée de cauris - ayant appartenu au dernier roi du Kongo, et je pouvais voir venir. Je repensai à la France, que j'avais quittée plusieurs mois auparavant. Paris me manquait, avec ses grands boulevards, ses filles aux talons hauts et aux bas noirs, ses cafés et ses théâtres. Dernier rejeton d'une lignée d'industriels, je savais qu'une place confortable m'attendait dans l'entreprise de tissus d'ameublement de mon père. J'avais quelques talents pour la réclame – comme on disait alors – et ce dernier m'avait proposé à plusieurs reprises de travailler avec lui. Mais je ne voulais pas de ce destin tracé à l'avance. J'étais parti en Afrique sur un coup de tête. Les relations de mon père m'avaient évité le service militaire en Algérie, et je lui en voulais un peu. Ici je m'enorgueillais de me débrouiller seul, et de n'avoir jamais eu à réclamer un franc – fût-il ancien – à ma famille. Je n'avais pas d'amis, seulement des relations. Et aucune liaison sérieuse, juste des aventures d'un soir ou de quelques semaines qu'un voyage opportun au fond de la brousse me permettait d'interrompre au gré de mes convenances. Je vivais à l'hôtel, je me faisais expédier mon courrier en poste restante, je fréquentais tous les milieux sans me fixer à aucun. Je me sentais libre, comme un fils de famille échappant aux contraintes pesantes de son entourage et de la bonne société française. Je ne pouvais pas dire pourtant que j'étais totalement heureux. Je désirais quelque chose d'autre, de plus tangible, de plus profond, mais je n'arrivais pas à formuler cette aspiration, encore moins à l'atteindre. Tel était l'état d'esprit qui m'animait quand je t'ai rencontrée !

À la réception de l'hôtel, un calicot et quelques ornements dorés dérisoires me rappelèrent que nous entrions dans la période des fêtes de Noël. J'eus un petit pincement au cœur, pensant aux miens qui seraient bientôt réunis dans la maison familiale autour d'un feu de bois et d'un bon repas. Gabriel, le

réceptionniste, m'apostropha. Une dame avait téléphoné et laissé un message. Mon cœur se mit à battre très fort : c'était toi ! Tu me donnais rendez-vous pour le soir à « l'Âne rouge », un café qui se trouvait dans le quartier populaire de Poto-poto, où l'on mangeait les meilleures brochettes de Brazzaville. Je ne sais pas si ce lieu mythique existe encore. Il était tenu à l'époque par une femme du Nord aux hanches pachydermiques et au rire ravageur, que l'on surnommait Tata Josette. Et moi qui me croyais au-dessus des aspirations de mes contemporains, je me mis à compter les heures qui nous séparaient.

Je passai ma matinée sur ma machine à écrire, grillant cigarette sur cigarette, à composer ce maudit article intitulé bien pompeusement « Sur les traces de Brazza », sujet mille fois ressassé mais qui, aux dires de mon rédacteur en chef, augmenterait immanquablement les ventes de sa feuille de chou. L'inspiration n'était pas au rendez-vous et j'aurais mieux fait de partir à la recherche de mon associé pour récupérer les quelques milliers de francs qu'il m'avait empruntés pour son affaire bidon. À midi, je décidai malgré tout de sortir de ma chambre pour aller déjeuner. Non loin de l'hôtel, il y avait un restaurant tenu par un syrien où l'on mangeait des spaghettis bolognaises tout à fait acceptables. Au cours du repas je fus importuné par un marchand ambulant – sans doute un Haoussa – et de guerre lasse je lui achetai un collier qu'il me certifiait en or et que je te destinai. Puis je regagnai l'hôtel, traversant la place de la Poste à l'heure la plus chaude de la journée et m'exposant sans protection aux dards du soleil.

Dans ma chambre un ventilateur poussif m'apporta un peu de fraîcheur et, après une longue sieste, j'écrivis une ou deux pages dactylographiées de mon article. Enfin l'heure était venue de me préparer. Je me douchai avec un filet d'eau rougie – sans discerner s'il s'agissait de latérite ou de rouille – mis une chemise propre et vaguement repassée, et gagnai « l'Âne rouge ». Je craignais contre l'évidence la plus criante que tu ne vinsses pas. Tu te fis attendre un peu, mais c'était de bonne guerre : une fille de Brazzaville qui se respectait ne pouvait pas être à l'heure ! Je commandai une bière que je dégustai lentement, observant la petite société cosmopolite qui se pressait chez Tata Josette : des étudiants révolutionnaires revenus au pays plein d'ambitions, des techniciens employés à la construction des futurs ministères, quelques Grecs enrichis dans le négoce du bois exotique. Et puis des filles comme s'il en pleuvait, habillées en tissu de pagne ou à l'européenne, en talons hauts ou en « claquettes », tressées ou les cheveux défrisés, bruyantes, décomplexées, s'apostrophant d'une table à l'autre, excitées comme on peut l'être à la veille d'une indépendance dont on pressent qu'elle va changer la vie. Pourtant, quand tu apparus, les conversations se turent, les hommes se retournèrent à ton passage et les filles te lancèrent des regards envieux. Tu étais encore plus belle que la veille. Contre toute logique, tu t'assis à mes côtés. Des années après, je me demande encore comment ce miracle fut possible. Pourquoi moi, le plus désargenté des Européens du Congo, le moins fiable et sans doute le

plus superficiel ? C'est vrai que j'avais une certaine allure, grand, élancé, la mèche rebelle qui tombait sur un visage aux traits réguliers, comme en témoignent des photos de l'époque. Mais pour les belles de Brazzaville en cette période troublée, c'était la sécurité et le porte-monnaie qui comptaient le plus. Comment d'ailleurs leur en vouloir ? Avec l'indépendance s'annonçait une période troublée. Pouvait-on faire confiance à cet abbé qui allait accéder au pouvoir suprême ? Déjà les compagnies françaises et américaines se disputaient les réserves d'or noir du pays et, de l'autre côté du fleuve, des bruits de bottes résonnaient. Mais voilà, malgré les périls qui s'amoncelaient au-dessus nos têtes, malgré la présence de ces demi-soldes de l'Empire et de ces affairistes à tous crins, malgré l'inquiétude diffuse qui régnait dans les quartiers résidentiels et la misère des quartiers populaires, Brazzaville se préparait à faire la fête ! Et tu avais décidé que nous passerions celle-ci ensemble...

Tu avais le regard un peu las, mais je n'y fis pas attention. Nous prîmes des brochettes de bœuf et des bananes plantains frits, et tu mangeas de bon appétit en buvant un Coca-cola. Pour moi, c'était une hérésie, mais je n'osai pas te le faire remarquer. Puis, sous le feu de mes questions, tu acceptas de parler un peu de toi. Des parents séparés, un père métis dont le garage avait fait faillite et qui vivait d'expédients, une mère qui travaillait comme femme de ménage pour une famille européenne, cinq enfants dont tu étais l'aînée et qui fréquentaient très épisodiquement un collège religieux. Il avait chez toi une certaine réserve à évoquer ta famille, et je n'en compris la raison que trop tard. Tu aimais les films indiens et la musique afro-cubaine, en particulier le groupe « Orquesta Aragon ». Et ton rêve était d'ouvrir un jour un restaurant de cuisine africaine à Paris. L'idée me parut bonne et je me proposai de t'aider. Tu eus une moue sceptique qui montrait que tu savais à quoi t'en tenir en matière de promesses. Tu n'avais pourtant que vingt ans ! Je te proposai d'aller danser au « Macumba », et tu acceptas. Le taxi nous laissa à l'entrée du petit chemin en terre qui menait au dancing, tes talons te gênaient et tu t'appuyas sur mon bras. À l'intérieur, il était encore trop tôt pour les noctambules de Brazzaville, et la piste était presque déserte. Juste quelques filles qui se dandinaient laborieusement en attendant le client esseulé en mal d'exotisme. Je pris un whisky, et tu continuas sagement au Coca-cola. Nous parlions à peine, nous goûtions juste le plaisir d'être ensemble et la promesse de cette soirée balbutiante. Peu à peu les gens arrivèrent et des couples se formèrent. Et puis il y eut ce morceau de « Orquesta Aragon » qui faisait se lever toute l'Afrique. Cela s'appelait « Me boté de guano » et tu m'invitas à danser. Ton corps oscillait avec grâce au rythme de la musique, et il me suffisait de te suivre. Les morceaux s'enchaînaient sans que je ressentisse la moindre fatigue. Le bar se remplissait, les gens entraient et sortaient, les couples se faisaient et se défaisaient, mais nous étions toujours là à danser sur des *merengues* et des *chachachas*, des *rumbas* et des *guarachas*. Tes longs bras tombaient sur mes épaules, tes cheveux chatouillaient mes joues, nos corps se pressaient l'un contre

l'autre, mais il m'aurait paru déplacé de te caresser ou de t'embrasser. J'avais perdu mon assurance, j'avais étouffé mon désir, je n'avais d'autre ambition que d'être à tes côtés, le plus longtemps possible, sans me douter de ce qui allait nous arriver. J'éprouvais à ce moment-là un sentiment de plénitude absolu : cette fuite en Afrique, ces longs mois à burlinguer le long du fleuve, ces trafics peu glorieux et ces fréquentations louches, tout cela prenait enfin un sens. Une raison suffisait à justifier toutes ces pérégrinations et à effacer toutes ces compromissions : te rencontrer et t'aimer, quoi qu'en fût le prix !

Vers minuit, alors que l'ambiance était à son comble, et que nous peinions à préserver un peu d'espace sur la piste, tu décidas que cela suffisait. Tu te dégageas avec une certaine brusquerie, me pris par la main et m'entraînas dehors. Encore abasourdis par la musique et en quête d'un peu d'air frais, nous nous dirigeâmes vers le fleuve, qui coulait au bout du chemin de terre. Un concert de crapauds-buffles retentit à nos oreilles, prenant le relais du violon de Rafael Lay Apezteguia et de la flûte de Richard Egües. Sur la rive, un ponton s'enfonçait dans l'obscurité, comme une invitation vers un monde inconnu, et nous nous y engageâmes avec prudence, toujours la main dans la main. Les planches mal équarries branlaient sous notre poids, et l'eau noire tourbillonnait à nos pieds. En aval la masse compacte d'un bac se découpait dans la lumière ténue du clair de lune, et la rive opposée du Congo belge ne pouvait être que le fruit de notre imagination. Tu regardais le fleuve sans un mot, et je prenais garde à ne pas interrompre le fil de tes pensées, comme cette eau noire qui coulait sous nos yeux et qui entraînait – je l'ignorais encore – tes dernières illusions. Ta tristesse s'accroissait et je n'en connaissais pas les raisons. J'aurais aimé te dire quelque chose, une parole d'amitié ou de réconfort, mais je savais que c'était inutile.

– Allons à ton hôtel ! me dis-tu tout simplement.

Cette invitation était inscrite dans l'ordre des choses, et je n'en fus pas surpris. Nous reprîmes le chemin de terre en sens inverse. Plusieurs taxis attendaient à l'entrée du dancing, et il ne nous fallut pas plus d'un quart d'heure pour être dans ma chambre. J'eus un peu honte du désordre qui y régnait, mais tu semblais n'en avoir cure. Ce qui suivit n'appartient qu'à nous, et je ne me sens pas autorisé à le raconter. Quoi de plus banal pourtant, dans cette ville dédiée au plaisir dès la tombée de la nuit, qui comptait plus de dancings et d'hôtels borgnes que d'écoles et de dispensaires, qu'un couple dans une chambre d'hôtel ! Un homme, une femme ; un blanc, une noire ; un représentant de l'ancienne puissance coloniale et une jeune fille dont la beauté était le seul capital. À l'image de ces amours mercantiles qui se nouaient dans la torpeur inquiète d'une veille d'indépendance, dans la fausse convivialité d'un monde qui s'effondrait. Pourtant, je sais maintenant que notre histoire était différente !

Le matin je me suis réveillé et je t'ai cherchée. D'abord en passant la main sur le lit, puis en ouvrant les yeux et en parcourant les recoins de la chambre. Tes affaires avaient disparu, aucun bruit ne provenait de la salle de bain, il fallait que je me rende à l'évidence. Il ne restait de toi qu'une paire de draps froissés, un vague parfum et, au fond d'une poche, le collier en or que je voulais t'offrir. Je ne fus qu'à moitié étonné : notre rencontre était trop inédite pour durer. Je m'en voulais cependant de ne pas avoir pu t'empêcher de fuir. J'éprouvai le sentiment d'une perte irréparable, alors que nous nous connaissions depuis moins de quarante-huit heures. Tel un zombi, je me lavai, me rasai et me brossai les dents. À la réception, il y avait un jeune garçon que je ne connaissais pas. Surmontant mon appréhension, je lui demandai si tu avais laissé un mot pour moi.

– Rien du tout, Monsieur ! répondit-il. La fille est partie depuis plus d'une heure.

Je ne pouvais cacher mon désarroi. « Joyeux Noël, Monsieur ! » me lança le jeune réceptionniste, comme pour atténuer l'effet de ses paroles. Nous étions en effet le vingt-quatre décembre : comment avais-je pu l'oublier ? Je ne lui répondis pas et sortis dans la rue. Il devait être dix heures, et le soleil commençait à frapper dur sur le macadam. J'hésitai sur la direction à prendre, je savais si peu de choses de toi. Un peu bêtement, j'ai imaginé que tu avais pu aller faire des courses au marché, bien que je ne t'eusse pas donné un sou. Nous étions jour de fête, et il y avait ce jour-là une foule compacte qui se pressait autour des amoncellements de fruits et de légumes, et des étals de poisson fumé et de viande de zébu. Je circulai à travers les allées, dévisageant les vendeuses accroupies et les ménagères dodues en train de discuter âprement le prix de ces denrées essentielles. Mais je dus me rendre à l'évidence : tu n'étais pas là ! Je traînai ensuite vers les cinémas du centre-ville, où débutaient les premières séances de la journée. En cette période de vacances, il y avait surtout un public de lycéens et de collégiens qui conservaient leur uniforme, faute d'habit de rechange. Je scrutai les files d'attente et l'on me regardait bizarrement, comme si j'étais un satyre à la recherche de quelque proie. Alors je préférai gagner l'Avenue Félix Éboué, bordée de cafés européens et de magasins grecs, où des Pères Noël pathétiques apostrophaient le chaland. Dans une échoppe installée sur le trottoir, je pris un café soluble avec une omelette tout en observant la foule qui passait devant moi. Tout cela ne rimait à rien : comment pouvais-je espérer te retrouver si tu avais décidé de me fuir ? Ne valait-il pas mieux attendre tranquillement ton bon vouloir, à l'hôtel ou ailleurs ? C'est alors que j'eus une illumination. Pourquoi n'y avais-je pas pensé plus tôt ? Je payai précipitamment mon petit déjeuner et hélai le premier taxi vide qui passait.

– A l'aéroport ! m'écriai-je en m'effondrant sur la banquette arrière qui grinça douloureusement.

Je connaissais mal les horaires des avions pour la France, mais je savais qu'il y avait un départ en fin de matinée. Avec un peu de chance, je pouvais arriver à temps ! Malheureusement nous tombâmes non loin de l'embarcadère pour Léopoldville sur un attroupement de piétons et de voitures brinquebalantes. C'était des ressortissants du Congo voisin qui repartaient les bras chargés pour les fêtes. Nous perdîmes des minutes précieuses à nous frayer un chemin à coup de klaxons et d'exhortations – j'avais promis à mon chauffeur un bon pourboire – et quand nous atteignîmes l'aéroport, je compris qu'il était trop tard. Le parking était vide, et les enfants qui gardaient d'habitude les voitures pour quelques francs en avaient déserté les abords. Je demandai au taxi de s'arrêter et de m'attendre. Je pénétrai dans le grand hall surveillé par deux gardes débonnaires, et me dirigeai vers le comptoir d'UTA, où une hôtesse rangeait ses papiers. C'était une femme blonde d'une quarantaine d'années, élégante dans son uniforme bleu, avec de grands yeux verts et un sourire avenant. Je lui demandai si une jeune fille prénommée Léocadie se trouvait dans l'avion pour Paris. Elle parut à peine surprise par ma curiosité. Elle tira d'un dossier une liste tapée à la machine, qu'elle examina avec soin :

– Léocadie Kimboo, en effet ! Elle a voyagé avec un monsieur du nom de Michel Leterrier. Ils arriveront à Paris ce soir vers vingt-deux heures trente...

Je m'accrochai avec une main au rebord en bois du comptoir. Je devais être blême et l'hôtesse me regarda avec commisération. J'étais encore trop jeune pour mesurer les trésors de gentillesse et de disponibilité que recelaient les femmes d'âge mûr.

– Vous ne vous sentez pas bien... Vous voulez que j'appelle un médecin ?

– Ca va, ça va... Merci beaucoup.

Je fis demi-tour et me dirigeai vers la sortie en vacillant. L'hôtesse me rejoignit.

– Monsieur, dit-elle. Vous ne voulez vraiment pas vous asseoir un instant dans mon bureau. Il y a un ventilateur...

– Je vous remercie ! dis-je sans doute avec un peu d'agacement. Mais un chauffeur m'attend...

Ce fut dans le taxi que je compris pleinement l'enchaînement des circonstances qui avait conduit à cette soirée unique. Et la nature du présent que tu m'avais fait : ta dernière nuit de jeune femme libre ! Le jour suivant tu partais, peut-être définitivement, avec ton vieil homme pour la France. Il n'était pas

difficile de deviner les raisons de ce choix : sans doute pensais-tu pouvoir assurer ainsi la subsistance des tiens, ou fuir une vie de misère à la merci d'un mari alcoolique et d'une belle-famille tyrannique. A moins que ce fût pour échapper à ce que la prostitution avait de plus sordide dans les quartiers chauds de Brazzaville, et à la frontière de laquelle tu te situais ! Oui, Mina, ce fut un bien beau cadeau de Noël que je reçus cette année-là ! Pourtant ton geste me retournait avec cruauté l'image que je donnais de moi : un jouisseur inconséquent, un privilégié égoïste et désinvolte, un jeune Européen trop imbu de lui-même pour être pris au sérieux. Peut-être à certains moments de cette soirée, as-tu été tentée de me dire la vérité ? Mais tu t'es ravisée. Tu ne m'as pas cru capable de te venir en aide dans ta détresse. J'étais tout juste bon à te raconter des histoires pour coucher avec toi, avant de me dérober de façon cavalière au petit jour. Dans ma besace, il ne me manquait pas en effet de prétextes faciles et maintes fois utilisés : une pièce de collection à négocier dans un village de l'intérieur, un rendez-vous d'affaires de l'autre côté du fleuve, un aller-retour à Pointe-Noire pour prendre livraison d'une marchandise. Alors tu as préféré prendre les devants. Avais-tu raison ? Avais-tu tort ? Je ne saurais le dire, même plus de quarante ans après...

Dans ce taxi qui parcourait les rues écrasées de soleil de Brazzaville, je pris conscience de la vacuité du personnage que j'essayais de composer sous les tropiques. Ce fut une révélation, qui balaya comme une tornade tous les artifices derrière lesquels je me dissimulai cette cruelle vérité. Je n'étais pas à la hauteur du rôle que je voulais me donner. Je n'étais ni un aventurier, ni un révolté, juste un fils de famille en mal de sensations et d'exotisme. Il valait mieux interrompre au plus vite la comédie dans laquelle je figurais si piètrement, cesser de trafiquer avec les derniers vestiges d'une histoire sanglante et quitter à jamais cette terre d'Afrique qui attirait bien assez de prédateurs, d'aigrefins et d'oiseaux de mauvaise augure comme cela. Il ne me restait plus – j'en avais conscience – qu'à retourner à Paris par le premier avion afin de retrouver ma famille, rentrer sagement dans le rang et accepter l'emploi que mon père me destinait.

C'est ce que j'ai fait, ou presque, depuis quarante ans. Je suis maintenant un monsieur âgé et respectable, un senior comme disent les publicitaires. Je préside le Conseil de surveillance de mon entreprise familiale, qui a prospéré grâce à des campagnes de communication audacieuses, je viens d'être grand-père pour la quatrième fois, et je joue très honorablement au golf. J'aime mon épouse et mes enfants, je contribue généreusement à nombreuses œuvres caritatives, je suis devenu un spécialiste reconnu de l'art africain, conseiller à titre bénévole de plusieurs musées. Si je ne suis jamais retourné au Congo, il m'arrive de partir pour New York, Milan ou Berlin. Je dors alors dans des meilleurs hôtels et j'assiste quand je le peux à des représentations musicales ou théâtrales prestigieuses. De quoi combler une vie, et même plusieurs... Malgré tout cela, mes pensées reviennent souvent vers toi, Mina. Qu'es-tu devenue après notre séparation ? As-tu

suivi ton horrible bonhomme dans une province pluvieuse du centre de la France, ou dans une banlieue sans charme de la région parisienne ? T'es-tu au contraire sauvée avec le premier beau gosse que tu as rencontré, dans une folle cavale à travers l'Europe ? En cela tu aurais eu raison, et j'applaudirais des deux mains. Où habites-tu maintenant ? En France ou en Afrique ? Es-tu même encore vivante ? Quel que soit ton destin, j'espère que tu as pu être heureuse... Fonder une famille, être à l'abri du besoin, regarder grandir tes enfants et tes petits-enfants, comme je le fais moi-même. Et ouvrir ce restaurant africain dont tu rêvais tant. Parfois, il m'arrive de regarder dans l'annuaire ou de tapoter sur cet étrange appareil appelé « Minitel ». Je me dis que si je devais te retrouver, cela serait comme cela : grâce à la mention d'un restaurant nommé « Chez Mina » ou « Chez Léocadie », du côté du quartier de la Gare de l'Est ou de la République. En vain, malheureusement...

Le temps passe et je suis un vieil homme, la tête emplie de souvenirs et de soucis : les affaires de l'entreprise qui marchent de moins en moins bien, la concurrence des pays du tiers-monde et l'évolution de la mode ; ma femme qui fréquente depuis plusieurs années une maison de « repos », entre deux dépressions et une tentative de suicide ; des belles-filles impossibles pour qui je ne suis plus qu'un vieux radoteur. Et puis ces polypes que l'on m'a trouvés le long du tube digestif. Il y a cependant une chose que je n'ai pas pu oublier, Mina : c'est cette soirée passée ensemble dans la torpeur de Brazzaville, à la veille de l'indépendance. Je te demande de croire un vieil homme à qui la faculté de médecine ne donne plus que quelques semaines à vivre... Dans cette vie, il n'y a pas eu un matin blême ou une après-midi ensoleillée où je n'ai pensé à toi. Il n'y a pas eu une semaine au cours de laquelle je n'ai scruté la foule anonyme des grands boulevards où se trouve le siège de ma société en espérant te retrouver. Et pas un week-end dans ma maison de campagne où je n'ai rêvé de toi en somnolant sur quelque revue d'art africain ! C'était la seule façon que tu m'as laissé de t'être fidèle, et j'en ai abusé...

L'obscurité envahit peu à peu le bureau. J'arrive à peine à relire ces lignes. Des ombres dansent autour de moi, fantômes de mes souvenirs. Je suis seul dans cette pièce aménagée sous les combes de ma maison de campagne, non loin de Passy-sur-Eure. J'en ai fait en quelque sorte un musée, accessible par moi seul. Mon épouse refuse d'y aller, et la femme de ménage n'y entre qu'avec crainte. Sur les murs sont accrochés quelques-uns de mes plus beaux masques africains, ceux dont je n'ai pas voulu me séparer malgré les offres alléchantes. Sur la commode et le guéridon, des sculptures ashantis achetées au gré de ventes aux enchères, à Londres ou à Amsterdam. Et dans les rayons de ma bibliothèque tous les ouvrages que j'ai pu réunir sur l'Afrique et les arts premiers – c'est maintenant le terme qu'il faut employer –. Je suis seul, délibérément. Il m'arrive si rarement de me rendre en cours de semaine dans l'Eure. Personne n'est au courant ! J'ai près de moi mon revolver d'ordonnance. Celui que je prenais dans mes courses à l'intérieur du

Congo, à la recherche des reliques du passé glorieux du royaume du Kongo. Je ne m'en suis en réalité jamais servi, sauf pour tirer sur quelques singes qui croisaient notre route et qui se sauvaient en rigolant de ma maladresse. Mais je l'ai gardé précieusement. Je me suis assuré auprès d'un armurier qu'il fonctionne toujours, et j'ai acheté un paquet de balles. Il est maintenant chargé, à portée de ma main. Cela me rassure. Non pas que j'aie peur des voleurs ! Mais rien ne doit me donner prétexte à faiblir dans ma décision. Car celle-ci est prise. Ne m'en veux pas, Mina ! Je suis au bord du fleuve. Mais il ne s'agit plus du fleuve Congo, dont nous avons contemplé ensemble les tourbillons dans la nuit noire de Brazza. C'est le Styx, le fleuve qui dans la mythologie grecque marque l'entrée des Enfers ! Tu vois, je n'espère même pas te rejoindre là-haut. Il y a longtemps que je ne crois plus au Ciel ou à la vie éternelle. Je la refuserais même si elle m'était offerte. Non, je veux simplement m'abîmer dans le néant. Sans haine et sans aigreur. Je n'ai pas trouvé le sens de mon passage sur Terre. Peut-être parce que tout m'a été donné sans coup férir ? Que je n'ai pas connu la faim, la pauvreté, le chômage ? Peut-être parce que j'ai vu un monde s'effondrer et un autre se révéler, et que je n'ai pas aimé ce dernier ? Je m'en rends compte maintenant, toi seule aurais pu donner un sens à cette vie, Mina. Mais tu n'as pas osé... Comment t'en vouloir ?

L'heure approche, il va falloir que je te quitte. Par quel mystère cette lettre te parviendra-t-elle ? Je l'ignore. J'imagine qu'on la fera disparaître bien vite, comme le signe de la démence qui peu à peu m'envahissait de mon vivant. Comme cette passion que j'avais de l'Afrique et de ses vieilleries ! Une passion déplacée, indécente, que l'on préférerait reléguer dans un grenier. Mes belles-filles se dépêcheront de tout jeter, ou de brader mes plus belles pièces à un brocanteur normand qui fera assurément une bonne affaire. À moins que je fasse un legs à un musée ? J'aurais alors une plaque à mon nom... Cette perspective me fait sourire, mais je le rejette aussitôt. Non, je n'aspire à aucune gloire posthume ! Je regarde ma montre, dont je ne distingue plus les aiguilles. Je me résous à allumer la lourde lampe en bronze qui trône sur ma table de travail. Le revolver apparaît alors dans l'auréole crue, à côté de mon stylo et de mes feuilles de papier. Il est dix-huit heures, l'heure que je me suis fixée. Adieu, Mina !

Paul-Alexandre Bourignon,  
Passy sur Eure, le 26 février 2000.

## Passion tardive

François sentit son cœur battre comme à un premier rendez-vous. Saurait-il reconnaître Ophélie Trudot ? Il se souvenait vaguement d'une étudiante assidue des cours de l'Alliance française, mince, grande, le teint clair, avec des cheveux bouclés qui lui tombaient sur les épaules. Une toute jeune fille, sérieuse et décidée, qui venait d'avoir son probatoire et qui souhaitait poursuivre des études d'agronomie à l'étranger. Elle hésitait entre l'Angleterre et la France. C'est la raison pour laquelle elle perfectionnait son français dans le petit institut de Roseau que dirigeait alors François, et qui se trouvait à la sortie de la ville, non loin du parc zoologique. Mademoiselle Trudot était une nièce de Peter Trudot, le directeur des affaires scolaires de la Dominique, avec lequel François avait sympathisé et partageait de temps à autre une bière au bar de l'Hôtel « Fort Young ». Aussi François avait-il accueilli la jeune fille chaleureusement et, pour bien marquer la considération qu'il portait au directeur des affaires scolaires du pays, et il l'avait recommandée à madame Elodas, une Française mariée à un Dominiquais qui enseignait à l'Alliance française depuis plus de dix ans. François devait reconnaître qu'il n'avait pas eu l'occasion de rencontrer souvent mademoiselle Trudot, et de s'enquérir de ses progrès en français. Le décès brutal de sa mère l'avait contraint à abrégé son séjour à la Dominique pour s'occuper de son père, et à accepter un poste en France, dans un triste lycée de la région parisienne. Le cœur serré, il avait donc dû quitter précipitamment sa petite maison fleurie à la sortie de Roseau - sur la route de Laudat - et prendre congé du modeste personnel de l'Institut qu'il avait pris en affection. Ils avaient bu avec Peter une dernière bière sur le wharf, avant que la navette pompeusement appelée « La Princesse des Îles » le conduisît - lui et ses deux cantines - à Fort-de-France, où il avait pris définitivement l'avion pour Paris.

Les choses étaient allées ensuite très vite : il avait rencontré Marielle, enseignante de lettres comme lui, ils s'étaient mariés, et puis Emmanuelle était arrivée, blonde comme les blés, avec des yeux bleus qui fixaient toujours le lointain, et un silence énigmatique dont elle ne sortait jamais. Emmanuelle a désormais six ans ; elle ne sait pas parler ; il faut l'habiller et la faire manger. Pourtant les médecins disent qu'elle n'a aucun handicap physique, qu'elle est simplement enfermée dans son monde intérieur. Peut-être trouvera-t-elle un jour le chemin des mots et des gestes simples ? Marielle et François s'y emploient. Grâce à une donation des parents de Marielle, ils ont pu faire l'acquisition d'un petit pavillon non loin de la gare de Ville d'Avray. Ils y mènent une vie rangée, recevant de temps en temps les parents ou la sœur de Marielle et - tous les dimanches - le père de François. Ils partent deux semaines au ski en hiver, et ils passent l'été dans la maison familiale de Marielle en Bretagne. Et une fois par an - en général à Pâques - ses beaux-parents prennent Emmanuelle pour leur laisser le loisir de faire un voyage en amoureux : Venise, Florence, Madrid, Prague, Istanbul...

Le seul événement marquant de la carrière de François avait été sa promotion comme inspecteur d'académie, à un âge où d'aucuns passent encore les concours de recrutement de l'éducation nationale. Son expérience de volontaire du service national en Afrique, puis d'attaché culturel à la Dominique avait sans aucun doute plaidé en sa faveur. Après une pesante et inutile formation de quelques mois, il avait été nommé adjoint au directeur des services départementaux de l'Éducation nationale des Hauts-de-Seine. Son bureau se trouvait au vingt-deuxième étage de la préfecture de Nanterre, un tour construite à la place de ce qui fut le plus grand bidonville d'Europe, non loin du quartier d'affaires de la Défense. Il avait une vue imprenable sur un paysage hérissé de pyramides et de barres curieusement colorées, et d'immeubles de bureaux en verre qui scintillent sous le pâle soleil d'hiver. En tournant la tête vers la droite, il apercevait la colline du Mont-Valérien – le plus haut sommet de la région parisienne –, et un peu plus loin la silhouette de la Tour Eiffel. Son travail n'avait rien de passionnant : des commissions paritaires sur des mesures de carte scolaire et de suppression de poste, des réponses à rédiger pour des parents d'élèves furieux de l'affectation de leur enfant, des contentieux administratifs avec le personnel ou des conseils de discipline. Le soir, après une journée de travail perdue en réunions interminables et en paperasserie sans intérêt, François éprouvait un sentiment d'accablement : c'est la vie qui s'échappait ainsi, de façon inexorable, comme le filet d'air d'un pneu mal réparé. Il aimait Marielle, il tenait à Emmanuelle autant qu'à la prunelle de ses yeux, il était content de voir son père régulièrement et de soulager un peu sa solitude. Ses beaux-parents le vénéraient, son chef l'appréciait, et il saisissait parfois une lueur gourmande dans le regard que lui portaient les secrétaires de l'inspection académique. Il pouvait passer pour un homme encore jeune et comblé, promis à un avenir brillant. Pourtant quelque chose l'empêchait de jouir totalement de cette félicité, sans que l'état d'Emmanuelle y soit pour quelque chose. Il se sentait prisonnier d'un écheveau de contraintes qui l'empêchait d'être totalement lui-même. Quelle était d'ailleurs sa véritable personnalité ? Ne se contentait-il pas simplement de se conformer à l'image que les autres lui renvoyaient ? Bon époux, père de famille remarquable, président d'une association de parents autistes, fonctionnaire consciencieux et efficace. Á vingt ans, il pensait que la vie serait autre chose. Il aurait pu embrasser une carrière diplomatique, passer de poste en poste, gravir les échelons de l'administration des affaires étrangères et finir – pourquoi pas ? – conseiller culturel dans une grande ambassade. Il n'avait pas choisi cette voie-là. Et quelque chose lui disait que le décès de sa mère, son statut de fils unique et ses responsabilités de père de famille n'étaient pas les seules raisons au conformisme de sa vie actuelle.

Ce coup de téléphone de mademoiselle Trudot fut pour lui comme une délicieuse surprise, une pause salutaire dans le travail fastidieux qu'il venait d'entreprendre. Des images simples et fortes envahirent alors son esprit : sa maison

sur les hauteurs de Roseau, le jardin où il avait planté au début de son séjour une pousse de bananier qui donna en quelques mois de magnifiques régimes, le massif d'alpinias qui ornait son entrée et qu'il ne se lassait pas de photographier. De sa terrasse, il entendait les cris des enfants du voisinage qui se querellaient autour d'un ballon, ou bien les apostrophes des ouvriers d'un chantier proche. François se revit arpentant dans les trois rues commerçantes du centre-ville, au milieu des étals de fruits et légumes, des marchandes de poulet grillé et des magasins tenus par des Hindous, où l'on vendait pêle-mêle des bassines en plastique et des ventilateurs « Made in China », des cotonnades de l'Île Maurice et des cendriers ornés du drapeau de la Dominique. Ou encore se faufilant parmi les taxis brinquebalants, les cars poussifs et les nids de poule avec la voiture de l'Institut de retour d'une réunion sans formalisme au consulat.

Roseau était une ville de contrastes, les maisons coloniales en pierre de lave et aux balustrades ouvragées côtoyant des baraques en bois et en tôle, les façades rutilantes des banques « off-shore » des services municipaux délabrés, les adeptes du rastafarisme des collégiens et collégiennes en uniforme. Un supermarché, quelques « fast food », des boutiques de souvenir et des centres d'appel téléphonique pour le monde entier donnaient au quartier du port un côté plus « international ». Roseau constituait en effet une étape appréciée des paquebots de croisière. Ces derniers accostaient au wharf au petit matin et déchargeaient leurs flots de touristes qui s'égaillaient comme des poules dans les rues avoisinantes ou prenaient d'assaut la noria de bus japonais qui les conduisaient jusqu'aux chutes de Trafalgar ou dans le parc naturel d'« Emerald pool ». Mais, à la tombée de la nuit, tout ce petit monde regagnait l'embarcadère et l'on voyait les paquebots illuminés s'éloigner vers le sud, comme d'improbables sapins de Noël enguirlandés. La ville africaine des descendants d'esclaves marrons reprenait alors le dessus : la bière tiède se buvait sur le pas des portes, les poules circulaient au milieu des monceaux d'immondices que personne ne se préoccupait de ramasser, des artisans s'activaient autour de produits de récupération. Sous leurs mains habiles, des pneus usagés devenaient des sandalettes fort seyantes, des portières de voiture enfoncées reprenaient forme, des marmites ou des casseroles trouées retrouvaient leur éclat perdu. Le fleuve Roseau – mince filet d'eau au milieu d'un lit de cailloux qui se transformait parfois en torrent apocalyptique – marquait une nouvelle rupture dans la configuration de la ville. Au-delà d'un pont en fer embouteillé à toute heure du jour ou de la nuit s'étendaient quelques quartiers résidentiels, peuplés de fonctionnaires et d'employés de banque qui déambulaient le long des rues ombragées en chemise blanche et en pantalon à pince, un mince porte-document sous le bras. Entre les églises presbytériennes et les collèges, les terrains de sport et les salles paroissiales, la vie y était réglée comme dans une banlieue londonienne : le travail la semaine et le repos le dimanche, le match de cricket le samedi après-midi et le culte le lendemain. C'était dans un de ces quartiers qu'habitait son ami Peter, une maison à peine plus cossue

que les autres, juste rehaussée d'un étage, avec une terrasse protégée par un auvent en tôle. De là, on pouvait contempler la chaîne de volcans qui enserrait la ville, et le Morne Trois Pitons dont le sommet disparaissait sous les nuages. Combien d'heures François n'avait-il pas passé sur cette terrasse en compagnie de Peter, à refaire le monde, à discuter politique et littérature, à siroter des petits punchs en savourant les acras de madame Trudot ? C'était chez Peter qu'il avait goûté son premier plat de « mountain chickens » – en réalité d'énormes cuisses de grenouilles dont les Dominicains raffolaient, bien que la chasse en fût interdite – sous le regard ironique de la famille. Il avait aimé, il en avait repris, et il fut définitivement adopté !

Comme tous les ans, François avait envoyé une petite carte de vœux à Peter, où il mentionnait sa nouvelle affectation. Pourquoi mademoiselle Trudot l'avait-elle appelé à son bureau plutôt qu'à son domicile, dont Peter connaît pourtant les coordonnées ? François l'ignorait. Mademoiselle Trudot avait parlé simplement d'une bouteille de rhum qu'elle était chargée de lui remettre. Elle restait quelques jours seulement à Paris, après un passage à Londres, et François lui avait donné rendez-vous pour le lendemain devant la Gare Saint-Lazare.

Il avait laissé une toute jeune fille, une lycéenne encore au seuil de l'enfance, avec sa jupe à carreaux et son chemisier blanc, un cartable trop grand qu'elle avait sans doute hérité d'un frère plus âgé et des cheveux sagement enserrés dans un chignon. Il eut peine à reconnaître cette jeune femme épanouie et élégante, à la taille élancée et à la longue chevelure frisée qui l'attendait au coin de la rue Saint-Lazare et la rue du Havre, se protégeant des courants d'air en relevant le col de son manteau. Elle lui tend une main franche, qu'il serra précautionneusement. Un peu embarrassé, un peu gauche, il lui demanda si elle n'a rien contre les restaurants thaïlandais. Elle sourit, disant qu'en matière de cuisine asiatique, elle ne connaissait que la cuisine chinoise, mais qu'elle voulait bien essayer. Ils remontèrent dans le froid la rue de Londres, au milieu des volutes des gaz d'échappement et des klaxons de voitures immobilisées. Mon Dieu, qu'elle était belle ! Il lui semble que l'on se retournait à leur passage. Il en éprouvait à la fois une certaine fierté et un peu de gêne. Quelle différence d'âge pouvaient-ils avoir ? Dix ans au maximum ? Donnait-il l'image d'un de ces prédateurs du Tiers-monde qui revenaient de leurs séjours exotiques avec de jeunes filles ramassées dans les quartiers pauvres de Tananarive ou Bangkok ? Assurément non : Mademoiselle Trudot marchait dans la rue avec l'assurance d'une Parisienne, jetant autour d'elle un regard franc et sans complexe. Peut-être pouvait-on la prendre pour quelque mannequin de passage pour une collection d'été d'un grand couturier, ou pour une étudiante américaine qui finissait en France un « master » de gestion d'entreprise ? Mais quel rôle tenait-il alors à ses côtés ? Trop vieux pour jouer d'un « golden boy » flamboyant, il paraissait en revanche trop jeune pour un riche homme

d'affaires qui entretenait une maîtresse, et trop classique pour un artiste de cinéma ou de music-hall.

Un serveur obséquieux comme dans les films d'espionnage des années soixante les installèrent dans une table retirée, non loin d'un aquarium où se débattaient quelques poissons-clowns à la livrée orange et blanche, et un magnifique poisson-ange d'un bleu écarlate. Des bulles s'échappaient d'une amphore factice, et une fougère en plastique s'agitait mollement dans le courant. François ne put s'empêcher de penser à ses plongées au sud de Roseau, au pied de « Scotts Head ». Un des plus beaux « spots » du monde : des falaises qui tombaient à pic dans la mer, des langoustes grosses comme le bras qui se nichaient dans les anfractuosités des rochers, des bancs d'alevins qui fuyaient en masse compacte à l'approche des nageurs, surveillés par des barracudas prédateurs... Pourquoi avait-il quitté son poste d'attaché culturel pour cette pâle carrière en région parisienne ? Sa maison de Roseau pour un pavillon de banlieue ? Ses virées en mer ou ses marches sur les sommets sulfureux de l'île pour de fastidieuses inaugurations de collègues ? Il se posait ces questions dix fois par jour, et aucune des réponses qu'il y apportait ne le satisfaisait entièrement. Ses obligations filiales n'étaient qu'un prétexte, il le savait bien. Son père ne lui demandait rien : il avait ses habitudes, ses recherches historiques à la Bibliothèque nationale, et l'organisation du colloque annuel de son association, qui lui demandait chaque fois un peu plus de temps et d'énergie. François s'était créé ses propres contraintes, comme tout à coup pris d'un sentiment de vertige face à la liberté qui s'était offerte à lui. Le regrettait-il vraiment, d'ailleurs ? N'y avait-il pas chez lui un désir inavoué de conformisme, qui s'était pleinement révélé après le décès de sa mère ? N'était-ce pas en réalité la vie qu'il avait toujours désirée ? La Dominique – comme son séjour en Afrique – n'avait été qu'une parenthèse. Malgré ses promesses, François n'était jamais retourné à Roseau, ni d'ailleurs en Afrique. Comme s'il cherchait à enfouir au plus profond de lui-même les émotions ressenties lors de ces séjours, comme s'il avait voulu noyer dans un tissu d'habitudes et une vie rangée les désirs inavoués d'espace et de transgression qui parfois le submergeaient ? Des paysages luxuriants, des corps caressés et des visages aimés peuplaient parfois ses rêves, mais il s'empressait de chasser ces images corruptrices au petit matin.

Dans la lumière filtrée de ce faux restaurant thaïlandais tenu par des chinois de Hong-Kong, François regardait mademoiselle Trudot qui étudiait méticuleusement la carte. Quelle mauvaise plaisanterie lui jouait son ami Peter, plus de dix ans après, en lui envoyant la plus belle ambassadrice de la Dominique que l'on puisse imaginer ? Cherchait-il à lui rappeler ses années sous les tropiques, et la passion qui avait nourri ses vingt ans ? À lui rendre plus douloureux encore son abandon ? Espérait-il contre toute évidence que François revînt sur le choix qu'il avait fait en retournant définitivement en France ? À moins que Trudot ait eu

un service à lui demander, au nom de l'amitié qui les a liés pendant ces quelques mois à Roseau... François n'allait pas tarder à le savoir !

Le serveur interrompit ses réflexions pour prendre la commande. Mademoiselle Trudot était végétarienne, ne faisant d'exception que pour le poisson. Elle prit des beignets de crevettes en entrée, du riz accompagné de champignons noirs et de pousses de bambou en plat principal. Il devinait qu'elle devait manger petitement, du bout des lèvres Pas étonnant qu'elle fût si mince ! François l'interrogeait sur son métier et la raison de son voyage en France. Ophélia avait fait son chemin, depuis ses cours de français à l'institut culturel. Des études de biologie dans la Barbade, et un diplôme d'ingénieur agronome obtenu en Jamaïque. Elle travaillait désormais pour une filiale d'une multinationale américaine, dans une usine située entre Roseau et Portsmouth. Celle-ci fabriquait de l'huile de coprah à partir de noix de coco, qui servait ensuite à faire des savonnettes et du gel de douche. Ophélia aimait cela, le bruit des machines, l'odeur des graisses végétales, l'ambiance des ateliers qui tournaient seize heures par jour. En bout de chaîne, c'était elle qui analysait la pâte visqueuse avant que cette dernière soit conditionnée en bidons de deux cents litres et embarquée vers l'Angleterre ou les États-Unis. Et selon les résultats obtenus, ses instructions remontaient d'un poste de travail à l'autre, sur des petites fiches cartonnées : plus d'eau, plus de température, plus de matière première ou de colorant. On sentait que la jeune femme apprécie ce pouvoir qui lui était donné sur les hommes en bleu de travail et les machines !

Elle professait par ailleurs une passion pour les produits naturels, la nourriture biologique et les plantes médicinales, sans qu'elle y vît une contradiction avec le métier qu'elle exerçait dans la plus importante industrie de l'île. Elle continuait à vivre sur le terrain de sa famille, dans une petite maison qu'elle s'était fait construire au milieu d'un verger. Elle y menait une vie indépendante mais semblait-il austère et rangée : ses plantations, son atelier de parfumerie, sa cuisine où elle préparait des décoctions sensées remédier à tous les maux de son organisme. Elle s'enorgueillait de ne jamais voir un médecin. Et pour la plupart des maux qui l'assaillaient parfois, de connaître l'herbe ou le fruit qui pouvaient la soulager. Elle était pourtant venue à Paris pour se faire soigner. Une langueur qui résiste à tous ses remèdes.

– Je me sens fatiguée, avec de mauvais influx...

François ne peut s'empêcher de sourire.

– Ne vous moquez pas ! C'est très sérieux. Je suis allé voir un de vos meilleurs spécialistes, un iridologue...

Au sourire ironique de François succéda l'interrogation.

– Il soigne en vous regardant l'iris des yeux. Il est capable de voir au fond de vous ce qui ne va pas, et de vous le soigner par simple imposition des mains... Il a son cabinet près de la Gare d'Austerlitz et il est célèbre dans le monde entier !

– Et vous a-t-il fait du bien ?

– Tout à fait... Les gens s'imaginent que ce sont des sornettes pour des vieilles femmes crédules ou des paysans arriérés. Pas du tout ! J'ai fait des études scientifiques, mais je sais qu'il y a des choses que la médecine moderne ne sait pas soigner et encore moins expliquer. Les indiens Caraïbes aussi ont des remèdes très puissants, qui peuvent vous soulager d'un nombre incalculable de maux. Mais l'histoire les a rendus trop méfiants, ils les gardent pour eux...

– Et comment se porte notre ami Peter ? s'enquit François.

– Physiquement bien, pour un homme qui boit et fume autant ! Moralement moins bien. Ses dernières années au ministère ont été très difficiles : il était en conflit permanent avec son ministre, et mis à l'écart de toutes les décisions importantes. De guerre lasse, il vient de prendre sa retraite, mais cela ne va pas mieux. Il est aigri et se sent désormais inutile. Il tourne en rond dans la maison, un rien l'agace, ma tante n'en peut plus ! Heureusement il envisage de créer une association pour la promotion de l'éducation et de la culture dans la Caraïbe. Son but est d'aider à la mise en place d'un enseignement qui réconcilierait les valeurs créoles et la modernité. Qui contribuerait à former des responsables non seulement soucieux de développement économique, mais aussi de préservation de l'environnement et de nos spécificités. Ce que vous appelez en français « le développement durable ». Il voudrait que vous soyez le porte-parole de ce projet auprès des autorités françaises. Éventuellement que vous lui trouviez quelques financements...

– C'était une idée qui lui tenait déjà à cœur quand j'habitais Roseau. Malheureusement Peter surestime mes capacités d'intervention ! Il y a trop longtemps que j'ai quitté ce monde de la coopération pour lui être bien utile...

Ophélie lui lança un regard de reproche, qui aurait fait fondre le plus insensible des hommes.

– Je suis sûr que vous pouvez l'aider. D'ailleurs, il m'a donné un petit dossier pour vous.

Elle tira de son grand sac une fine chemise cartonnée retenue par deux élastiques.

– C'est en anglais. Mais je sais que vous pourrez le traduire et le mettre en forme. Présenté à quelques personnes influentes, il peut aider à débloquer des fonds de l'Ambassade de France à Roseau, ou d'agences internationales. Il faudrait aussi que vous reveniez à la Dominique pour en parler avec lui. Vous n'auriez que le voyage à payer, vous seriez l'invité de notre famille...

François eut un petit geste de dénégation.

– Si, si ! insista Ophélie. Cela nous honorerait tellement de recevoir l'auteur de « l'initiation de Napoléon Banga » !

François ne put alors réprimer sa surprise. Ophélie était-elle sérieuse, ou se moquait-elle de lui ?

– Vous avez lu « l'initiation de Napoléon Banga » ?

– Bien entendu, mon oncle me l'a prêté. Je l'ai lu en deux nuits... Passionnée et fiévreuse. Vous savez, nous les Antillais, nous avons tous du sang africain dans les veines. L'Afrique est pour nous un mythe, le mythe de nos racines, de notre condition originelle, de notre vraie culture. Regardez les rastas, si nombreux à la Dominique. Ils rêvent tous du grand retour en Afrique, ils vénèrent l'empereur défunt d'Éthiopie, ils essaient de recréer le monde d'avant la déportation et l'esclavage. Alors, lorsque j'ai eu fini votre ouvrage, j'ai été bouleversée. Sans jugements, sans préjugés, vous parlez de la terre de nos ancêtres, vous décrivez nos coutumes, vous retracez notre vision du Monde. Un Africain s'agacerait peut-être de votre entreprise. « De quoi se mêle-t-il ? » pourrait-il se dire. Mais pour un Antillais qui n'a qu'une vision mythique de l'Afrique, tout cela est passionnant. Peter voulait d'ailleurs faire traduire « l'initiation de Napoléon Banga » et le mettre au programme des collèges de la Dominique. Ses conflits avec son dernier ministre de l'éducation ne lui en ont pas laissé le loisir.

François resta songeur. En France, son ouvrage était sorti dans la plus totale indifférence, et il ne pensait pas qu'il ait pu provoquer un tel enthousiasme chez ses amis dominiquais. Son père, seul, semblait avoir apprécié ce travail à mi-chemin entre le roman initiatique et la monographie ethnologique, et l'avait engagé à poursuivre son activité littéraire. Mais François ne savait pas ce qui – dans les encouragements de ce dernier – relevait de l'amour paternel ou du regard lucide de l'ancien professeur d'université. Sa belle-famille considérait plutôt qu'il s'agissait d'une passion de jeunesse, une sorte de maladie contractée dans les colonies dont il se guérirait peu à peu. Et il se gardait bien d'en faire état dans son entourage

professionnel. Il fut donc tout surpris de savoir que « l'initiation de Napoléon Banga » a failli figurer dans les programmes officiels d'un ancien pays du Commonwealth !

– Vous n'écrivez plus ? lui demanda alors Ophélie, consciente du trouble qu'elle provoquait chez lui.

– Non...

Il reprit d'une voie hésitante.

– Non, plus du tout. Sinon des rapports et des notes administratives !

– C'est dommage ! J'aimerais tant pouvoir écrire... J'ai plein d'histoires dans ma tête, celles que me racontait ma grand-mère quand j'étais petite, ou celles que se transmettent les descendants d'esclaves marrons dans les villages de la côte Caraïbe. Il y a par exemple celle du nègre Jacco, qui vécut plus de quarante ans dans la forêt, ne sortant de son repaire que la nuit pour chaparder du magnoc et des fruits dans les plantations. Sa tête était mise à prix, on faisait des battues régulières pour lui mettre la main dessus, on avait le droit de l'abattre sans sommation si on l'apercevait. Et il est mort de vieillesse ! Cela ferait un magnifique roman... Malheureusement, devant une feuille blanche, je me sens incapable d'aligner trois mots. Je n'ai pas la patience d'écrire. Et quand je me relis, tout cela me semble d'une platitude absolue... Vous ne devriez pas laisser votre talent inexploité !

– C'est gentil de me dire cela ! Mais je ne suis pas sûr d'avoir le talent que me prête mon ami Peter. Je crains d'être l'homme d'un seul livre ; il y a de nombreux auteurs comme cela. Un sujet les a inspirés, ils ont connu un état de grâce littéraire toute relative, et puis ils se sont tus. Ma vie à Ville d'Avray est sans doute trop terne pour m'inspirer de nouvelles pages... Et je ne tiens pas à ajouter une œuvre insipide de plus à la production française !

– Alors revenez nous voir à la Dominique ! Je suis sûr que vous y retrouverez l'inspiration...

François sourit tristement.

– Vous pensez que les choses sont si simples !

Le beau visage d'Ophélie se durcit, et ses veines se gonflèrent à la base du cou. On la sent prise d'une colère qu'elle peine à contenir.

– C’est vous qui rendez les choses compliquées ! Mon oncle Peter a vraiment raison....

François la regarda avec étonnement.

– Il considère que vous l’avez un peu trahi, poursuit la jeune femme, sans manifester la moindre commisération à l’égard de François. Et que vous avez trahi l’espoir de vos vingt ans ! Il espérait tant de cette amitié... Plus en tout cas qu’une carte de vœux chaque année ! Vous deviez revenir, vous deviez faire de grandes choses ensemble. Il vous a attendu...

François soutint le regard d’Ophélie. Pourtant son cœur se serra. Dans la confusion de ses pensées, il oscilla entre la colère et l’abattement, le sentiment d’injustice et la lucidité. Fallait-il révéler l’état dans lequel se trouvait Emmanuelle ? François ne l’avait jamais évoqué dans ses courriers à Peter. Et il ne le ferait pas plus face à Ophélie. Car il savait qu’Emmanuelle n’était qu’un prétexte commode pour se dédouaner ! Les événements ne pouvaient pas se dérouler autrement. Quelle naïveté de la part de Peter de penser que leur amitié aurait pu survivre à la distance et au temps qui passait, à la différence des cultures et des modes de penser ! François était revenu dans sa banlieue parisienne, il s’était fondu dans la multitude, il s’était assoupi dans un tissu d’habitudes et de petits bonheurs. Il n’avait pas eu la force de briser les amarres, de repartir vers d’autres horizons, d’abandonner son confort matériel et intellectuel pour les incertitudes d’un monde nouveau. Peter avait-il le droit de le lui reprocher ? À l’évidence, le caractère superficiel de leur amitié était inscrit dès la première minute de leur rencontre, quand Peter l’avait reçu dans son bureau, au dernier étage du modeste bâtiment qu’occupait le ministère de l’éducation à Roseau. Ils avaient sympathisé, échangé sur l’universalité de la culture, échafaudé des projets de coopération communs. François avait apprécié plusieurs auteurs africains anglophones que vénérat Peter. Peter connaissait bien la plupart des auteurs martiniquais et guadeloupéens, qu’il lisait aussi bien en français qu’en créole : Édouard Glissant et Patrick Chamoiseau, Raphaël Confiant et Ernest Pépin.... Cet échange avait suffi à forger une estime réciproque et une amitié durable, pas à inverser le cours de leurs destins personnels. Bien sûr, François était conscient qu’il avait déçu Peter : c’était une blessure qu’il portait au plus profond de lui, une douleur lancinante qui régulièrement le tançait. Mais la mauvaise conscience ne changeait rien à l’affaire. C’est tout cela qu’il aurait aimé expliquer à Ophélie. Mais une jeune femme de vingt-huit ans pouvait-elle comprendre ? C’était l’âge où l’on regardait avec commisération ceux qui avaient failli à leurs idéaux de jeunesse et s’étaient englués dans la routine et le conformisme, persuadés que l’on était de pouvoir d’échapper à ce triste déterminisme. C’était l’âge où tous les espoirs étaient permis, où la vie pouvait basculer dans un sens ou dans un autre, ou l’on pouvait encore rêver d’emprunter des voies différentes de ses aînés. « Bien peu nombreux

sont cependant ceux qui prennent ces chemins de traverse ! » se dit François. Et cette pensée secrètement perfide lui mit un peu de baume au cœur !

Ophélie ne lâchait pourtant pas prise facilement, usant de tous les registres de son répertoire.

– Je vous prie ! lança-t-elle en minaudant. Pour Peter, il faut que vous reveniez... Et si vous ne voulez pas le faire pour lui, faites-le pour vous ! On sent que vous êtes malheureux, que vous aspirez à quelque chose de différent. On ne peut pas avoir écrit « l'initiation de Napoléon Banga » et s'encroûter dans un bureau au vingt-deuxième étage d'un building !

François releva la tête et regarda la jeune femme avec étonnement.

– Comment savez-vous que je travaille au vingt-deuxième étage ?

Ophélie se mordit la langue, consciente d'avoir trop parlé.

– En réalité, quand je vous ai appelé, j'étais dans une cabine téléphonique au pied de la Préfecture de Nanterre. Naïvement, je voulais vous porter le paquet au bureau. Vous savez, en Dominique, les administrations sont comme les marchés, ouvertes à tous les vents. On y entre, on y sort, on y fait ses affaires et ses emplettes. Je pensais que c'était un peu comme cela chez vous. Quand je suis arrivée à la préfecture, un policier m'a d'abord aiguillé vers le service de l'immigration, pensant sans doute que je venais régulariser une carte de séjour. J'ai pu quand même accéder au service d'information, et là une femme désagréable comme tout m'a posé plein de questions : dans quel service travailliez-vous ? Quel était le motif de ma visite ? Qu'y avait-il dans mon paquet ? Et moi qui pensais que vous étiez quelqu'un d'important ! Je peux vous dire que vous n'êtes qu'un nom et un numéro de téléphone sur un listing informatique... En désespoir de cause, je suis ressortie et je vous ai appelé.

François se laissa aller un franc éclat de rire.

– Vous avez bien fait ! Cela nous donne l'occasion de nous rencontrer dans un cadre plus agréable !

Cette anecdote eut le mérite de dissiper le malaise qui s'était installé entre eux. Et de donner à la conversation un tour plus léger. Ils ne reparlèrent plus de Peter et de son association pour la promotion de la culture caribéenne, de l'hypothétique voyage de François à la Dominique et de ses projets personnels. Ophélie avait encore quelques livres à acheter avant son départ pour Fort-de-France. Et François voulut absolument la charger d'un cadeau pour Peter et sa

famille. Il régla la note du restaurant et se proposa d'accompagner la jeune femme jusqu'au Quartier latin, ce qu'elle accepta visiblement avec plaisir. Ils prirent le métro jusqu'à la rue de Rennes, puis ils descendirent le boulevard Raspail jusqu'au Boulevard Saint-Germain. Ophélia avait depuis Londres l'adresse d'une librairie ésotérique, où l'on trouvait des précis d'astrologie, des romans historiques sur l'Ordre des Templiers et des manuels sur les guérisons « naturelles ». C'était évidemment ce dernier rayon qui intéressait la jeune femme. Elle croyait sincèrement qu'au-delà de l'apparence des choses, il y avait un réseau de forces et de courants magnétiques qui nous enserrait, et dont il fallait maîtriser le mode d'emploi pour espérer vivre en harmonie avec soi-même. Ce galimatias était servi avec une certaine forme de rigueur scientifique, et François se gardait bien de contredire sa jeune amie. Elle énonçait en effet ses théories mystico-thérapeutiques avec une telle conviction que François aurait craint de lui faire de la peine. Et puis cela fait des mois qu'il ne s'était pas senti l'esprit aussi léger. Se promener ainsi dans les rues de Paris lui paraissait irréel ! Il avait oublié ses contraintes familiales et professionnelles, ses passions avortées et ses regrets. Il renaissait à la vie, il avait de nouveau vingt ans, il lui semblait que tout était encore possible : prendre le prochain vol pour la Dominique ou un train pour Bamako, demander un rendez-vous au ministre des affaires étrangères pour présenter le projet de Peter ou reprendre le cours d'un manuscrit abandonné ! La présence d'Ophélia suffit à dissiper ses appréhensions et sa pusillanimité. Comme il aurait aimé que ces moments ne s'interrompissent jamais ! Ils entrèrent dans l'épicerie fine du Bon marché, où François acheta deux bouteilles de vin de Bordeaux pour Peter, et des chocolats pour sa famille. Puis ils allèrent prendre un thé dans les salons de l'hôtel Lutétia. L'idée qu'il y avait au-dessus d'eux des chambres qui pouvaient constituer autant d'alcôves à leur félicité germa dans l'esprit de François, mais il chassa bien vite cette pensée corruptrice, désirant que rien ne trouble ce moment de grâce. Ophélia s'émerveilla du confort des fauteuils et du style des serveurs, des boiseries et de l'élégance des clientes, et ils continuèrent leur conversation sur un ton badin, comme s'ils tournaient un film des années trente. Mais le temps passait, inexorablement. Dehors, une nuit d'hiver brumeux tomba sur Paris, les lumières de la ville s'allumèrent progressivement, des passants se transformèrent en ombres qui glissèrent devant les devantures des magasins et s'engouffrèrent dans les bouches de métro. Tout à coup Ophélia souleva la manche de son pull et regarda sa montre :

– Mon Dieu, déjà dix-sept heures trente ! Et ma tante qui doit m'attendre depuis une heure à mon hôtel ...

François sursauta, comme s'il était brutalement réveillé au milieu d'un rêve et ramené à la triste réalité, ce qui était un peu le cas.

– Vous devez vraiment partir ?

– Oui, je ne pensais pas que le temps passerait aussi vite ! J’ai donné rendez-vous à la sœur de ma mère qui vit à Turin, et qui vient spécialement me voir à Paris. Elle doit m’apporter des cadeaux pour toute la famille...

– Et moi qui vais vous charger un peu plus avec un paquet pour Peter !

– Oh, c’est au contraire un plaisir...

– J’aimerais vous revoir d’ici votre départ ! dit François avec une assurance dont il est le premier surpris.

Le regard d’Ophélie enveloppa François avec tendresse, et ses lèvres formèrent une moue attristée.

– Je crains que cela ne soit pas possible. Nous sommes jeudi et je prends mon avion samedi à midi.

– Je viendrai alors vous dire au revoir à l’aéroport.

– Je ne préfère pas. Je ne supporte pas les adieux dans les aéroports !

Ophélie réprima mal un certain agacement, et François comprit qu’il était inutile d’insister. La jeune femme avait sans doute ses raisons. Ils quittèrent en silence les salons du Lutétia et traversèrent le boulevard Raspail pour gagner la station de métro la plus proche. Un malaise s’était installé entre eux, et François ne savait comme le dissiper. Ils allaient se quitter peut-être pour toujours, et il restait penaud et muet, incapable de prononcer trois mots. Il lui semblait que cet instant résumait toute sa vie : une suite d’occasions manquées, de rendez-vous ratés et de paroles maladroites. Arrivé devant la bouche de métro, au milieu de la foule pressée qui les bousculait, ils restèrent quelques instants immobiles et silencieux. Ophélie prenait-elle conscience de l’effet produit par ses paroles ? C’était elle en tout cas qui rompit le silence, au grand soulagement de François.

– Merci pour cette agréable après-midi en votre compagnie ! dit-elle.

– Tout le plaisir a été pour moi, répondit François d’un ton un peu convenu. Il faut vraiment remercier Peter de vous avoir choisie comme émissaire de son association !

– Mais vous aurez bientôt l’occasion de le remercier de vive voix. Nous vous attendons très prochainement à la Dominique, n’est-ce pas ?

C'était dit avec une telle ingénuité que François n'arriva pas à cacher son trouble. Fallait-il qu'il gâche ce moment de séparation en évoquant encore les difficultés de l'entreprise ? Ou bien qu'il s'avance à formuler un engagement auquel il ne se plierait pas ? Il esquissa une réponse confuse qui resta bien heureusement clouée au fond de sa gorge.

– Si vous ne le faites pas pour Peter, faites-le alors pour moi ! poursuit Ophélie. Promis ?

– Promis ! dit-il enfin, soulagé qu'elle ait pu lui arracher cette parole.

Elle eut alors un geste aussi beau qu'impulsif. Elle approche son visage du sien, et plaque ses lèvres contre les siennes. Un simple baiser, une pression sur sa bouche fermée qui ne dura que quelques secondes mais qui stupéfia François. Puis la jeune femme se redressa, se retourna vivement et descendit d'un pas allègre les marches du métro. Entre saisissement et ravissement, François resta de longues minutes sur le trottoir, dans la froidure de la nuit, face à cet escalier qui avait englouti Ophélie. Puis il se secoua et se dirigea vers la rue de Rennes. Il prit à contresens le chemin qu'ils avaient parcouru quelques heures auparavant. Il lui sembla que l'endroit était encore tout empli de la présence d'Ophélie : la librairie ésotérique où ils se s'étaient arrêtés, les vitrines du Bon Marché, la silhouette majestueuse de l'hôtel Lutétia. Et il se laissa enfin aller à cette passion aussi inattendue que violente qui l'étreignait depuis le début de l'après-midi, une passion telle qu'il n'en a pas éprouvée depuis de nombreuses années, qui balaya ses doutes, ses appréhensions, ses regrets et ses remords. Une passion qui donnait un nouveau sens à sa vie. Le dessein de son ami Peter lui apparut alors clairement. En confiant à Ophélie cette mission, son ami pressentait ce qui allait se produire : la réminiscence du séjour tropical pour François ; l'admiration secrète qu'Ophélie professait pour l'auteur de « l'initiation de Napoléon Banga » ; la complicité qui - inmanquablement - se nouerait entre eux. L'ancien directeur des affaires scolaires de la Dominique, rompu aux batailles de couloir et aux luttes d'influence, était bien capable d'avoir manigancé tout cela. Plus qu'une bouteille de rhum, c'est une seconde chance qu'il voulait offrir ainsi à François. Et ce dernier, en marchant dans la nuit hivernale, en sourit avec gratitude !

François continua à remonter le boulevard Raspail, puis la rue de Rennes jusqu'à Montparnasse. Il y avait là des cinémas et des cafés, des marchands de journaux et des vendeurs de marrons. Des employés qui s'attardaient à la sortie du bureau et des groupes de jeunes lycéens en goguette, des couples qui se retrouvaient dans l'euphorie et d'autres qui se quittent la mort dans l'âme. François se fit surprendre au changement de feu par une horde de véhicules venant du Boulevard Montparnasse ; il n'eut que le temps de regagner son trottoir, évitant de peu un coursier en mobylette qui se mit à l'injurier. Paris était une ville pleine de

dangers ! Sans autre but que de rentrer chez lui, François s'engouffra dans le métro, se perdit dans les couloirs de la station Montparnasse, et finit par se retrouver sur le quai de la ligne 12 « Mairie d'Issy - Porte de la Chapelle », celle-là même qu'il avait empruntée en début d'après-midi avec Ophélia. Un groupe de clochards s'échangeait une bouteille de vin, un accordéoniste roumain comptait sa recette, un homme alertait ses contemporains sur l'imminence d'une guerre nucléaire dans l'indifférence générale. François regretta de ne pas avoir acheté un journal du soir. Peu à peu l'excitation de l'après-midi se dissipa et il retrouva sa lucidité. Qu'il eût le courage de prendre un billet pour la Dominique et de quitter sa famille ne serait-ce que quelques semaines lui paraissait de plus en plus improbable ! Comment affronter le regard de désapprobation muette de Marielle et abandonner Emmanuelle à son silence ? Perturber le tranquille ordonnancement de sa vie et sacrifier sa relative sécurité pour une liberté ô combien plus angoissante ? François savait qu'il ne tiendrait pas sa promesse, qu'il ne donnerait pas suite à cette rencontre et qu'il trahirait une nouvelle fois son ami Peter. Il en éprouva une douleur vive, qui forma une petite boule de nerfs au fond du ventre. Mais, pour l'avoir ressentie de nombreuses fois, il savait aussi que celle-ci ne durerait pas : une soirée difficile, une nuit d'un sommeil lourd grâce à quelques somnifères, une journée encore à flotter dans un malaise indicible. Le retour au vingt-deuxième étage de sa tour serait morose. Sans doute repenserait-il alors avec un pincement au cœur à la remarque d'Ophélia : c'est en effet chose bien étrange que de s'enfermer huit heures par jour dans un blockhaus, de ne respirer que grâce à des colonnes d'air conditionné, et de ne voir le monde qu'à travers une vitre teintée, même par les grandes chaleurs de l'été ! Mais il y avait bien d'autres étrangetés dans sa vie ! Et puis la douleur se dissiperait peu à peu : il y aurait Emmanuelle à aller chercher à la sortie de son institution, le coup de téléphone quotidien à passer à son père, le récit de la journée de Marielle au collège à subir en victime consentante, et l'assemblée générale de l'association à préparer. Le babillage de la vie reprendrait le dessus. Jacques Brel a raison : « On n'oublie rien, on s'habitue, c'est tout ! ». Peut-être cette rencontre avec Ophélia lui donnerait-elle le courage d'écrire à nouveau ? Oh, pas un roman ! Juste une nouvelle, une simple nouvelle... Compte tenu de la sécheresse de son inspiration depuis des années, cela constituerait déjà une avancée prometteuse, les prémices du grand roman qu'il ambitionnait d'écrire depuis des années. Car il savait depuis longtemps qu'il y a plus de bonheur dans les rêves que dans la vraie vie